

39  
1973

# Sommaire

## A propos de notre confrontation avec l'analyse marxiste

Marcel Massard. p. 5

## Travaux des Ateliers :

Atelier Prêtres-Ouvriers ruraux.  
Eugène Le Gall. p. 23

Atelier Tiers-Monde.  
Pierre Moreau. p. 47

## Le nouveau Testament de la traduction œcuménique de la Bible

Claude Wiener. p. 55

Carnet de la Mission p. 61

# A propos de notre confrontation avec l'analyse marxiste \*

*Marcel Massard*

---

*Prenons pour point de départ la situation de la réflexion sur l'homme dans un certain nombre de groupes de chrétiens engagés. J'ai choisi ce point de départ — il y en aurait d'autres possibles — parce qu'il a sans doute le plus de chances de nous faire rencontrer les problèmes que vous pouvez vous poser.*

*On peut distinguer dans cette situation une évolution que je vais schématiser en trois étapes.*

## Trois étapes de l'évolution de l'engagement chrétien

### *1<sup>re</sup> Etape*

Marqués par l'Évangile, par l'interpellation de Jésus-Christ, nous avons comme chrétiens, et surtout comme chrétiens désireux de s'engager dans le monde de ce temps, une vision de l'homme qui nous fait insister sur sa capacité à envisager un avenir de liberté, de responsabilité, de maîtrise, de communication renouvelée entre

les hommes. Ces thèmes de réflexion ne cessent d'intervenir dans notre souci de la promotion de l'homme, ils sont constamment sous-jacents à la perspective d'une libération de l'homme, perspective qui est au cœur de notre recherche et de nos débats actuels.

---

(\*) Texte d'une intervention faite à une réunion de responsables régionaux du C.M.R., le 27 janvier 1973.

Ces thèmes et ces réflexions sont accordés à une philosophie d'inspiration personaliste, traversée par le sens de la personne humaine, le sens des relations humaines, l'importance accordée à l'échange, au dialogue social, aux rencontres et aux formes diverses de collaboration entre hommes. Dimension personnelle et interpersonnelle de la vie humaine : notre vocabulaire ne cesse d'exprimer, de valoriser ces dimensions majeures de la vie humaine.

Mais les engagements vécus dans cette perspective — et les mouvements d'action catholique n'ont cessé de développer cette perspective — nous ont fait buter les uns et les autres sur les réalités massives de notre société. Et là, des prises de conscience se sont opérées qui nous conduisent à la deuxième étape.

## 2<sup>me</sup> Etape

La deuxième étape, c'est en effet la prise de conscience que tout notre bagage personaliste, tous les accents que nous pouvons mettre sur le projet de l'homme, ne nous donnent pas pour autant des outils de travail, des outils de compréhension qui nous permettent de nous situer dans ce que nous appelons « *les réalités collectives* » ; terme qui recouvre, dans notre pensée, le poids des mécanismes sociaux, économiques et politiques, le poids des structures et des institutions, le jeu de l'exploitation économique, et également les phénomènes de mentalité collective, de conscience collective.

On pourrait dire aussi de la même manière — mais je ne pourrai insister autant sur cet autre aspect du problème dans le cadre de cet exposé — que nos attitudes et

nos recherches personalistes, centrées sur le projet de l'homme, ne nous donnent pas d'outils d'analyse pour comprendre les structures inconscientes qui ne cessent de jouer dans le psychisme humain, qui ne cessent d'intervenir dans les comportements individuels, comme dans les relations de groupe. Polarités par l'avenir de l'homme, par un « *en-avant* » à promouvoir, à construire, nous nous rendons compte que nous avons beaucoup de mal à prendre en charge un « *en-arrière* » de l'homme : les mécanismes de la sexualité, les mécanismes pulsionnels, tels qu'ils ont pu se nouer et se structurer dans la prime-enfance de chacun. Mécanismes qui sont assez puissants et assez obscurs pour troubler les rapports vécus au jour le jour sans même qu'on se rende compte qu'ils interviennent.

Nous mesurons donc l'impact de la psychanalyse. Ça travaille derrière notre dos, à notre insu, et il vaudrait peut-être mieux en être conscient. Le mystère de l'homme n'est pas qu'un mystère « *en-avant* », il est aussi un mystère « *en arrière* ». Cela nous fait envisager une image de l'homme beaucoup plus ambiguë. Bien des aspirations de la liberté ne sont peut-être bien souvent que la transcription du jeu du désir et de l'agressivité. Tout est mêlé en l'homme. Un visage beaucoup plus complexe de l'homme se dessine.

Réalités collectives, réalité de l'inconscient, nous tournent donc vers les sciences humaines. Impact de plus en plus grand des sciences humaines dans notre réflexion. Les outils d'analyse qui nous manquent, nous découvrons que nous devons aller les chercher dans le marxisme, dans la sociologie et l'économie politique, dans la psychologie et la psychanalyse... Et, une fois embarqués dans ces zones de réflexion, nous ne voyons pas par exemple comment nous

pourrions faire l'économie de l'analyse marxiste pour comprendre le jeu des rapports sociaux et des forces productives dans notre société industrielle. La trilogie théorie — analyse — stratégie, reprise abondamment actuellement par un certain nombre de groupes de chrétiens engagés, est une trilogie marxiste qui a sa source directe chez Louis ALTHUSSER, dans son travail de réflexion théorique sur Marx, dans son livre intitulé « Pour Marx » notamment. A partir de cette trilogie, il est devenu clair pour un certain nombre qu'on ne peut avoir une stratégie d'action sociale efficace, apte à transformer notre société, si l'on ne dispose pas de bons instruments d'analyse pour comprendre les mécanismes de la production et les rapports qui s'instaurent entre les hommes du fait des contradictions du régime capitaliste. D'où vient la plus-value ? D'où viennent les distorsions qui s'établissent de fait dans la répartition du profit ? Comment fonctionne exactement la circulation de l'argent, comment comprendre tous les circuits financiers ? Autant de problèmes qu'on ne peut envisager sans quelques instruments d'analyse adaptés (qui ne se limitent pas d'ailleurs à ceux que peut fournir le marxisme). Mais il faut aller plus loin : les instruments d'analyse marxiste ne se tiennent pas par eux-mêmes, comme des outils indépendants les uns des autres, ils ont été progressivement engendrés par une théorie apte à interpréter les phénomènes de production comme un « *tout complexe structuré* », comme une « *totalité organique* », comme un système à multiples composantes, pour reprendre certaines expressions favorites d'Althusser, qui sont déjà présentes chez Marx.

Derrière les instruments d'analyse, il y a la théorie scientifique, l'interprétation qui tente de relier les phénomènes de la pro-

duction les uns aux autres, et qui engendre progressivement les moyens de les décrypter, de les mettre au jour.

Il y a là un sérieux changement d'atmosphère au plan de la pensée. Le personnalisme chrétien se met à l'école d'un réalisme beaucoup plus exigeant : il apprend à compter avec l'objectivité scientifique, tributaire des méthodes d'investigation de la science. Il faut savoir compter en effet avec les structures sociales, on ne peut les transformer avec de solennelles affirmations ou de grandes projets. Les réalités politiques s'imposent comme des réalités fortes avec lesquelles on ne peut jouer de n'importe quelle façon. Il faut savoir s'y prendre. La lutte des classes est un fait qu'on ne peut contourner en parlant d'amour et de charité ; elle repose sur des mécanismes sociaux et les rapports inégaux qu'ils engendrent. Il faut savoir démonter ces mécanismes pour envisager de les transformer. Le combat, l'engagement social et politique est appelé à discerner, à partir de là, l'exigence de stratégies pensées et réfléchies.

Découverte donc de l'importance des sciences humaines, de l'analyse marxiste tout particulièrement quand il s'agit du combat social et politique, et cela nous conduit à adopter des modes de réflexion plus scientifiques, qui nous éloignent d'un certain vocabulaire sur l'homme et ses questions.

### *Cela nous conduit à une 3<sup>me</sup> Etape*

Etape qui, bien sûr, ne peut pas ne pas poser certaines questions assez redoutables. On ne peut se mettre à l'école des instruments de pensée scientifiques sur l'homme

fournis par les sciences humaines sans se demander, un jour ou l'autre, si tout ce que nous avons pu dire sur l'homme et son projet, dans le cadre de la pensée de l'Eglise, a encore aujourd'hui sa signification. Je laisse de côté les questions de la psychanalyse, cela nous entraînerait trop loin. Je vais prendre surtout pour base de réflexion dans cet exposé, la logique de l'analyse marxiste. Il y a là suffisamment matière à réflexion.

Le marxisme a une logique très cohérente : il vise à instaurer un autre type de société et il en prend les moyens. Tout est centré sur la perspective d'une transformation très radicale du système social. Le marxisme propose un sens de l'homme, mais il ne le propose pas indépendamment de la transformation des bases matérielles de la vie collective. Parler d'homme nouveau, ou d'un nouvel avenir de l'homme, dans la logique marxiste, c'est d'abord parler d'un système social renouvelé, renouvelé dans ses bases économiques, dans ses formes de vie politique, puis progressivement renouvelé dans les formes culturelles, les formes de vie sociale, les formes de pensée qui sont véhiculées, échangées dans les rapports sociaux, les rapports des hommes entre eux.

Le marxisme n'a rien d'un matérialisme vulgaire ni d'un économisme mécanique qui dirait, par exemple : transformons les bases de l'économie et le reste suivra, un nouvel homme sortira du système. Les marxistes — et Marx et Engels en premier lieu — ont su critiquer la vision caricaturale d'une société où les phénomènes politiques, les phénomènes de pensée, les phénomènes culturels, artistiques et religieux seraient le pur et simple reflet de ce qui se joue au plan de la base matérielle de la vie économique. La théorie du reflet a mar-

qué une certaine pensée marxiste orthodoxe, assez liée au stalinisme ; elle n'est certainement pas au centre de la pensée de Marx, bien qu'elle y intervienne.

Mais ce qui est au centre de la pensée de Marx, c'est la vision d'une dépendance très radicale entre l'homme et le *système social*. Epouser la logique de l'analyse marxiste, c'est comprendre à quel point l'homme est un être social, et c'est découvrir avec Marx, comme il le dit dans la préface de la Critique de l'économie politique, que « *ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur être, que c'est inversement leur être social qui détermine leur conscience* ».

« *Pas plus, ajoute Marx, qu'on ne juge un individu sur l'idée qu'il se fait de lui-même, on ne saurait juger une époque historique sur sa conscience de soi. Il faut au contraire expliquer cette conscience par les contradictions de la vie matérielle, par le conflit qui existe entre les forces productives sociales et les rapports sociaux de production* ».

(Préface de la critique de l'économie politique, Ed. Sociales, p. 4-5).

Plus on s'engage dans la vie de notre société, plus on est amené à découvrir la grande part de vérité que recouvre cette petite phrase de Marx. On est conduit à considérer en effet que la vie de la plupart des hommes, aujourd'hui, est déterminée par les conditions de la vie économique, les contraintes de la société industrielle ; qu'elle est largement conditionnée par les circuits production-consommation, par les types de rapports sociaux auxquels les gens sont inévitablement astreints dans cette société s'ils veulent trouver leur petite place au soleil. Pensons aux conditions d'embauche et à la manière dont se réalise la

promotion sociale, la réussite professionnelle dans notre société.

Mais plus on est pénétré de cette logique — dont on peut mesurer chaque jour à quel point elle nous démasque les conditions de vie sociale dans lesquelles nous sommes effectivement —, plus on en vient à se dire : le seul jeu véritable de l'avenir de l'homme est la transformation de ce système de vie sociale. Les autres questions prennent un tour de plus en plus abstrait, lointain : la question du sens de l'homme, les interrogations autour du sens de sa destinée, qu'est-ce que tout cela veut dire dans le combat quotidien qu'il faut mener, où il est question d'exploitation, d'aliénation, de rapports de forces entre les hommes, où le rapport exploités-exploiteurs s'impose dans sa réalité massive ?

On peut même en venir à considérer qu'il y a une certaine manière de s'interroger sur l'homme qui est démobilisante, qui désengage au lieu de permettre de cerner les problèmes majeurs, sur lesquels buttent les gens chaque jour. Tout un langage anthropologique devient de l'idéologie creuse sans intérêt pratique.

Comprendre l'homme, qu'est-ce que cela veut dire dès lors ? Cela veut dire : disposer d'outils d'investigation qui permettent de comprendre la réalité sociale comme la réalité psychique de la vie humaine, et, par là, découvrir des moyens d'action plus efficaces, aptes à permettre l'édification d'un autre type de société ; disposer donc de moyens d'analyse et d'action mieux ajustés à notre monde et qui nous permettent d'acquérir une véritable efficacité pratique. Ce qui s'impose finalement, c'est une logique de l'action qui insiste avant tout sur la transformation du système social dans lequel nous vivons. Là apparaît l'urgence.

Mais alors, ce qui apparaît progressivement au fur et à mesure que l'on épouse cette logique de l'action, centrée sur la transformation du système social, c'est que la foi devient de plus en plus périphérique, de plus en plus marginale ; l'articulation de la foi et de l'action menée se noue de plus en plus difficilement. C'est ce qu'éprouvent un certain nombre de militants chrétiens, et généralement ce ne sont pas les moindres, ce sont ceux qui se révèlent le plus aptes à une action efficace dans notre société. Le projet sur l'homme s'est concentré dans cette action de transformation de la société, il est intimement lié à cette action, et même si, dans le fond de soi-même, on reconnaît toujours à la foi un rôle moteur, provocateur, incitateur dans la mise en œuvre de cette action, on ne voit plus très bien comment elle concerne cette action au cœur d'elle-même, en son centre, en son foyer, c'est-à-dire en l'homme qui la promeut.

Une telle situation ne va pas sans poser des questions. On pourrait fort bien, au fond, se passer de la foi pour vivre cette action, elle a sa cohérence en elle-même. Et certains, reconnaissant que le fil qui relie la foi à l'action devient de plus en plus ténu, n'hésitent pas à le rompre, par simple honnêteté de conscience. D'autres pensent que l'Eglise ne peut trouver sa place dans le monde d'aujourd'hui que si elle épouse efficacement cette logique de l'action. Cette requête demeure au cœur du débat foi et politique, marqué par la tentation permanente de réduire le signe de l'Eglise au cœur des nations à l'efficacité pratique qu'elle peut avoir pour la transformation de la société.

Il s'est donc passé quelque chose dans cette évolution que nous venons de retracer schématiquement ; cette évolution qui

va de la vision d'un projet sur l'homme en correspondance profonde avec la foi en Jésus-Christ, à une logique de l'action où, d'un côté, on ne voit plus très bien ce que la foi a à y faire, comment elle peut encore intervenir, et où, d'un autre côté, on en vient à penser, d'une manière plus ou moins explicite, que la foi et l'Église n'ont de sens que si elles se mettent pratiquement au service des projets politiques et révolutionnaires qu'impose la situation présente de notre société.

Ce quelque chose, qu'il est sans doute important de comprendre, je voudrais montrer qu'il concerne directement une réflexion anthropologique, la compréhension de l'homme, avant même de concerner une réflexion sur la foi.

Ce qui s'est passé au fond — mais cela, bien sûr, n'apparaît qu'avec le recul de l'expérience, qu'avec les nouvelles possibilités de réflexion que nous donne aujourd'hui l'expérience acquise — c'est la *non-prise de considération* de deux questions importantes qui pourtant sont au cœur de l'anthropologie moderne. La logique de l'action a ses contraintes et elle ne permet pas toujours de prendre suffisamment de recul en regard des instruments d'analyse que l'on utilise, comme en regard des pers-

pectives que l'on déploie pour guider l'engagement des uns et des autres.

La première question concerne la *relativité des instruments de l'analyse scientifique*, que cette analyse scientifique soit marxiste ou autre. Peut-on utiliser correctement ces instruments d'analyse sans absolutiser les résultats intéressants qu'ils peuvent nous fournir, si l'on ne mesure pas constamment qu'ils sont marqués très fortement d'un indice de relativité : ils sont toujours relatifs à un certain état des connaissances sur l'homme, ils sont toujours relatifs finalement à l'homme qui les a forgés comme à l'homme qui les reprend à son compte. L'objectivité de la science ne va jamais indépendamment du sens de sa relativité.

La deuxième question concerne le *rapport de l'homme au système social*, que ce système social soit le système social présent, ou qu'il soit le système social projeté pour l'avenir. Comment penser ce rapport et comment, à partir de là, penser une action directement engagée dans la transformation du système social ?

Ces deux questions vont nous permettre de rejoindre certains problèmes fondamentaux de la compréhension de l'homme.

## La relativité des instruments de l'analyse scientifique

Il s'agit d'abord de se mettre devant la *méthode de connaissance en science* telle qu'un Gaston Bachelard a pu la dégager dans ses travaux d'épistémologie scientifique (c'est-à-dire dans ses réflexions sur la

méthode de connaissance en science).

Gaston Bachelard nous invite à faire une distinction très nette entre l'*expérience*, l'*observation* et la *théorie*, entre le langage de l'expérience, de l'observation, le langage

empirique et le langage théorique ; et ce qu'il montre très fort c'est que le fait scientifique, le constat et le résultat scientifiques ne résultent pas directement de l'expérience. « *La science n'est pas le pléonasmisme de l'expérience* » dit Bachelard, elle se construit au contraire contre l'expérience, contre la perception, contre toute activité technique usuelle. La vérité scientifique est une conquête progressive qui refuse bien des évidences, bien des idées premières, bien des intuitions. Il ne saurait y avoir de vérités premières. Il n'y a que des erreurs premières. Un vrai sur fond d'erreurs, telle est la forme de la pensée scientifique. La vérité n'a son plein sens qu'au terme d'une polémique ; on ne fait jamais que l'approcher.

On peut développer, à partir de ces réflexions, la progression de la *démarche scientifique*. Nous allons distinguer *quatre phases* :

#### Phase A :

La démarche scientifique part toujours de l'observation, de l'enquête, d'un certain nombre d'expériences accumulées. Marx accumule en Angleterre les enquêtes, les approches descriptives, les statistiques sur le fonctionnement du capitalisme anglais, dans le pays où le système capitaliste est le plus développé. Freud accumule les observations dans son hôpital où il traite névroses et hystéries, et où il se rend compte que bien des phénomènes, bien des troubles échappent à la fois à l'explication scientifique comme aux méthodes thérapeutiques.

Dans cette phase d'observation, on établit la régularité d'un certain nombre de phénomènes, on établit un certain nombre de *généralisations empiriques*. Marx cons-

tate que l'accumulation des richesses, du fait de la production industrielle, est en contradiction avec la répartition de ces richesses ; il voudrait bien pouvoir expliquer le mécanisme de ce phénomène. Freud constate que ses malades résistent aux traitements habituels et il voudrait bien trouver la raison de cette résistance. Cette résistance a bien quelque racine secrète.

Dans cette phase, nous sommes au niveau du langage empirique, du langage de l'observation et de l'expérience.

#### La Phase B :

nous fait passer au *langage théorique*. Il s'agit d'interpréter les phénomènes observés. Qu'est-ce que cela veut dire ? Il faut trouver le moyen de les expliquer, de passer des apparences observées à la véritable réalité que recouvrent ces apparences.

Mais ce que souligne alors très fort Gaston Bachelard c'est qu'il n'y a pas de plan incliné qui fasse passer progressivement, sans solution de continuité, de l'observation à l'interprétation théorique. Il y a, au contraire, une rupture. La réponse à la question : qu'est-ce que tout cela veut dire ? Comment l'expliquer ? ne se dégage pas automatiquement en pratiquant l'induction. L'induction n'est pas la méthode-clef de la science. L'induction aide simplement à regrouper, à classer les expériences, à les mettre en rapport les unes avec les autres.

Pour avancer, la science suppose plus que l'induction, elle suppose la formulation d'hypothèses, elle suppose un travail d'imagination créatrice considérable ; et, avant que quelque idée géniale se dégage, il y a bien des balbutiements, bien des piétinements. Freud va formuler un beau jour son hypothèse de l'inconscient. Marx,

reprenant les travaux de Ricardo, va formuler sa distinction entre la valeur d'échange et la valeur d'usage des marchandises, et en tirer des distinctions fondamentales entre ce qui se passe en surface, apparemment, dans la production économique, et ce qui s'y passe en réalité. Il va développer sa théorie du travail, du capital, du salaire, de l'argent, et finalement de la *plus-value* ; en montrant que là où l'économie classique ne voit que des rapports entre les choses, des échanges de biens et de services, il s'agit en réalité de rapports sociaux soumis à bien des distorsions, bien des contradictions.

#### **La Phase B conduit à la Phase C :**

Il ne suffit pas de formuler une hypothèse théorique, une hypothèse d'interprétation ; il faut en développer progressivement toutes les conséquences. Il faut construire un corps de théories, manifester le pouvoir de synthèse de l'hypothèse première. Ainsi s'élabore chez Freud sa méthode psychanalytique et sa conception scientifique de l'homme ; ainsi s'élabore chez Marx sa présentation du mode de production capitaliste comme une totalité organique, un tout complexe structuré.

### ***Quelles conclusions tirer de cette présentation de la démarche scientifique ?***

La première conclusion, c'est d'abord l'importance première du *travail théorique*. Je citerai simplement une phrase de François Jacob, le collègue de Jacques Monod, prix Nobel de biologie comme lui, dans « *La logique du vivant* » :

Et enfin, à *partir de là*, il faut revenir à l'expérience.

#### **C'est la Phase D :**

Phase de vérification. On voit les possibilités d'investigation et d'explication que fournit progressivement la théorie. On voit les résultats qu'elle donne : mise au jour par Freud de phénomènes psychiques jusqu'alors inexpliqués, guérisons beaucoup plus nombreuses ; mise au jour par *Marx* des distorsions que subit le profit dans la répartition des richesses, explication de la plus-value et des contradictions sociales qu'elle engendre.

La théorie vaut par les résultats qu'elle a permis d'obtenir.

Cette présentation est schématisée, mais ce qu'elle veut surtout montrer c'est *la dialectique qu'instaure la science entre le langage de l'expérience et le langage de la théorie* ; en montrant, d'une part, que la théorie ne sort pas de l'expérience sans un travail considérable d'imagination créatrice et en montrant, d'autre part, qu'elle ne vaut pourtant que par les résultats qu'elle donne dans l'expérience.

« *Pour qu'un objet soit accessible à l'analyse, il ne suffit pas de l'apercevoir. Il faut encore qu'une théorie soit prête à l'accueillir. Dans l'échange entre la théorie et l'expérience, c'est toujours la première (la théorie) qui engage le dialogue, c'est elle qui*

détermine la forme de la question, donc les limites de la réponse ». (Nous reviendrons dans un instant sur cette petite phrase importante).

« Le hasard ne favorise que les esprits préparés », disait Pasteur. Si une observation est faite par accident, et si d'emblée on peut dégager sa signification, ce n'est pas tout-à-fait par un heureux hasard, cela veut dire que la théorie était déjà là, qui permettait d'interpréter l'accident. L'esprit non préparé peut assister à des tas d'événements et de phénomènes sans véritablement les expliquer, saisir leur signification.

Dans l'*Introduction à la critique de l'économie politique*, notamment aux pages 164-167 (Editions Sociales), Marx disait déjà des choses semblables. Il semble, disait-il, que ce soit la bonne méthode de s'en tenir au réel, au concret pour construire une véritable science de l'économie. Cependant, à y regarder de plus près, on s'aperçoit que c'est là une erreur. C'est lorsque l'analyse théorique a pu dégager quelques rapports généraux, formulés abstraitement, tels que la valeur d'échange, les divisions du travail, les circuits de l'argent, que commence la véritable édification de l'économie politique.

La compréhension du concret n'est pas au point de départ ; elle intervient comme un résultat, comme un procès de synthèse, dit Marx, dû à un travail considérable de l'esprit humain, et il faut reconnaître qu'il y aura cependant une distance jamais comblée entre le *concret pensé* et le *concret réel*, tel qu'il subsiste à l'extérieur de la pensée. La connaissance ne sera jamais qu'une connaissance approchée.

Cela nous introduit à la *deuxième conclusion*. Un résultat scientifique ne traduit

toujours qu'une connaissance approchée. La thèse de doctorat de G. Bachelard s'intitule : « *Essai sur la connaissance approchée* ». Toute connaissance scientifique est une connaissance essentiellement relative à la valeur de la théorie qui a permis de la décrypter, de la découvrir.

François Jacob disait tout à l'heure que « *c'est la théorie qui détermine la forme de la question, donc les limites de la réponse* ».

Il n'y a donc pas de réponses exhaustives en science. Il n'y a que les réponses que peuvent permettre la théorie qu'a pu forger un chercheur et les outils d'investigation qui en dépendent.

Et, sur ce thème, F. Jacob a une phrase remarquable dans sa *Logique du vivant* (p. 24) :

« *Comme les autres sciences de la nature, la biologie a perdu aujourd'hui nombre de ses illusions. Elle ne cherche plus la vérité, elle construit la sienne. La réalité apparaît dès lors en équilibre toujours instable* ».

Et cela nous introduit directement à ce sens de la *relativité scientifique* qui apparaît de plus en plus à l'horizon de la conscience moderne, succédant aux espoirs grandioses, et un peu irraisonnés, qu'on a pu mettre en elle pendant un temps.

Derrière la théorie scientifique, les outils d'analyse qu'elle nous procure, les résultats qu'elle nous fournit, il y a toujours finalement l'homme qui cherche. Et si le praticien des sciences humaines est vraiment un chercheur, il sait très bien qu'il serait vain de prétendre fixer des limites à cette recherche.

Il sait très bien que toute science, tributaire d'un corps de théorie et de méthodes

d'analyse qui en découlent, ne peut que *construire sa vérité*, c'est-à-dire une *vérité partielle*, une connaissance approchée, qui ne peut jamais prétendre au définitif et à l'exhaustif. Il n'y a pas d'*absolus* en science, il n'y a que des vérités relatives qui appelleront encore dans l'avenir d'autres vérités relatives. Vérités relatives, cela ne veut pas dire qu'elles ne soient pas universellement valables à partir du moment où elles sont établies, vérifiées et contrôlées ; mais cela veut dire qu'elles peuvent toujours être englobées par d'autres vérités établies par de nouveaux systèmes de compréhension et d'investigation. Les *vérités relatives* nous sont très utiles dans la mesure où nous apprenons à nous en servir comme *vérités relatives* qui ne peuvent jamais totaliser la recherche de l'homme sur lui-même et la réalité. La science, c'est le devenir de la science, dit Max Weber. Elle porte en elle le sens de son inachèvement, et les systèmes achevés, complets ne seront toujours que des illusions d'optique qui ne peuvent berner que les hommes qui n'acceptent plus de réfléchir.

Finalement, il faut savoir aujourd'hui démythiser la science, tout comme nous avons appris à son école à démythiser l'Évangile. Ce n'est, après tout, qu'un juste retour des choses. On ne voit pas pourquoi aujourd'hui nous serions condamnés à être ensevelis sous la somme d'instruments d'analyse et de matériaux que nous fournissent les sciences humaines, au point d'oublier notre pouvoir d'homme, ce pouvoir qui a engendré ces vérités, parce qu'il est fondamentalement le pouvoir de nous questionner, de questionner le réel, le pouvoir d'une recherche que rien, en effet, ne peut réduire parce qu'elle fait notre originalité, parce qu'elle est constitutive de notre être.

On peut, dans cette perspective, apprendre à utiliser l'analyse marxiste, en reconnaissant le décryptage qu'elle opère dans le mécanisme de la production industrielle, en reconnaissant donc sa valeur scientifique, mais sans y voir pour autant l'alpha et l'oméga de la compréhension de notre société, ni de l'homme de cette société. La société et l'homme seront toujours passibles d'une pluralité de démarches.

Si le marxisme explique certains phénomènes, il n'explique pas tout. Les instruments d'analyse se transforment, s'affinent, les théories se développent, les débats et les discussions suscitent de nouvelles hypothèses, au sein même des milieux marxistes, ce qui ne va pas, d'ailleurs, sans difficultés ni tensions. Au bout du compte, l'image d'une science exhaustive de l'homme et de la société s'évanouit comme un mirage. Seule demeure la recherche de l'homme qui accepte de questionner ce réel et de n'en avoir jamais fini avec lui.

Et nous devons reconnaître de la même manière que réfléchir sur l'homme et la société à la lumière de la foi, ce n'est pas prétendre formuler le fin mot, le mot ultime de tous les pourquoi, de toutes les questions sur l'homme ; c'est bien plutôt apprendre à découvrir que l'homme ne peut, à lui seul, poser le sens décisif de sa destinée, que sa destinée, au fond, ne cesse d'échapper à son emprise, à sa totale maîtrise. En lui, il est question de quelque chose — pour ne pas dire directement de quelqu'un — qui ne cesse de fuir toute tentative de possession, de captation.

Cette vision de la réflexion sur l'homme à la lumière de la foi n'est pas en contradiction avec la recherche scientifique bien comprise. Elle ne fait que pousser à sa pointe extrême cette *interrogation* qui est

à la base même du progrès scientifique. L'anthropologie chrétienne commence véritablement lorsqu'on a pris conscience qu'il n'était pas possible de faire le tour de l'Évangile, de le circonscrire, et que plus qu'à des solutions de nos questions d'homme, c'est à un rebondissement, à un renouvellement de ces questions qu'il nous conduit.

Vivre selon l'espérance, dit saint Paul, ce n'est pas voir, mais c'est accepter une recherche que rien ne peut délimiter dans notre monde.

Cette démarche n'est en rien étrangère à la recherche scientifique, quand on a pris conscience de la relativité des instruments d'analyse qu'elle forge progressivement. On peut au contraire vivre l'une et l'autre démarche dans un rapport constant, dans une fécondation réciproque.

Tout cela invite à ne se gargariser ni de marxisme, ni de sciences humaines, mais à apprendre à utiliser les outils d'analyse qu'elles nous fournissent, avec le regard critique de l'homme qui sait que les satisfac-

tions de la compréhension, les satisfactions intellectuelles, ne sont jamais à la mesure du réel à comprendre.

Dans un tel climat de recherche, la foi ne se manifeste pas à l'évidence comme la vérité de l'homme, elle est soumise à bien des critiques, bien des passages au crible. Mais elle n'apparaît nullement étrangère au questionnement de l'homme sur lui-même alors qu'elle peut sembler étouffée par les prétentions théoriques qui ne savent pas reconnaître leurs limites. Mieux comprendre l'homme à partir de la pratique des sciences humaines c'est fuir le dogmatisme anthropologique qui a présidé à trop d'énoncés de philosophie scolaire, mais c'est aussi bien accepter de ne pas se river aux résultats qu'elles peuvent nous fournir, c'est savoir tenir ses distances à l'égard d'un certain positivisme. Il y aura toujours plus à dire pour que l'homme se maintienne au niveau de la question de sa vérité.

*Prenons maintenant la deuxième question :*

## Le rapport de l'homme au système social

Quand on considère l'action politique, on constate qu'elle est animée par des logiques très différentes : logique conservatrice, réformiste, révolutionnaire.

Prenons simplement la logique révolutionnaire qui touche de près un certain nombre de chrétiens engagés à l'heure présente. L'action révolutionnaire travaille à la transformation radicale de la société :

recouvre-t-elle pour autant une logique unique ?

Le débat va se nouer autour de la manière dont on envisage le rapport de l'homme à la société et notamment autour de la question : peut-on envisager une société à la mesure des aspirations de l'homme, une société où l'homme se retrouve pleinement ? Ou faut-il dire, au contraire, qu'il

n'y a pas de société à la mesure de l'homme, qu'on ne peut résorber la dialectique permanente entre l'homme et la société, dialectique qui ne va jamais sans conflit, sans tension, sans contradiction ?

L'analyse marxiste utilise d'une manière préférentielle deux concepts : le concept d'extériorisation et le concept d'objectivation.

■ *L'homme s'extériorise* par le travail, par les transformations de la nature. L'homme se produit dans le monde par le travail collectif et il devient société, ensemble social et culturel. Dialectique de l'homme producteur qui aboutit par son travail, son action transformatrice, au produit social.

■ Ce produit social se présente comme *un produit objectif*, un ensemble de structures, d'institutions, où les hommes ont leur rôle, leur fonction. Tout cet ensemble est passible d'une analyse objective, il y a un fonctionnement des mécanismes sociaux, *une articulation* ou une désarticulation des structures et des institutions qui font l'équilibre ou le déséquilibre d'une société. S'il n'y a pas d'articulation entre les organismes de pouvoir, l'administration, les écoles, les organismes culturels, les industries, les commerces, les ménages, si l'échange ne circule plus entre ces différents pôles du complexe social, on parlera de société bloquée. Des contradictions bloquent le mécanisme social et, pour l'analyse marxiste, ces contradictions sont d'abord économiques et elles se répercutent au plan politique, au plan des échanges sociaux et culturels. Cela ne veut pas dire que cette répercussion se fait automatiquement, qu'il y a une dépendance automatique entre la base économique et les problèmes politiques, sociaux et culturels.

Marx et Engels parlent plus exactement de la détermination en dernière instance de la base économique, ce qui veut dire pour eux qu'elle est toujours présente derrière les questions politiques, comme derrière les questions culturelles et idéologiques, ce qui n'empêche pas la politique, la culture et l'idéologie de jouir d'une relative autonomie. Il y a une souplesse de l'analyse marxiste que souligne très fort Louis Althusser, dans son « Pour Marx », qui est tout autre chose que les caricatures que l'on peut en faire en utilisant la théorie du reflet (où politique, idéologie, art et religion ne font que refléter ce qui se passe sur la base économique).

Epouser les perspectives marxistes, c'est travailler finalement à instaurer une société où les forces productives passant sous le *contrôle collectif* des hommes, des membres de la société, les contradictions fondamentales qui grèvent l'économie capitaliste pourraient être dominées. C'est travailler à instaurer une société où la répartition des richesses, fruit du travail, serait un domaine contrôlé, et non un domaine laissé au hasard des concurrences, de la loi de l'offre et de la demande, des contrats de travail, des contrats de salaire. A partir de là, on pourrait espérer une société, disons plus équilibrée, plus humaine, où l'échange circulerait effectivement entre les différents pôles du complexe social. On pourrait espérer une société où l'homme dominerait le produit social qu'il crée, qu'il engendre par son travail, et qu'il fait fructifier dans la vie culturelle : un homme maître des fruits de son travail, et par là capable de susciter une vie culturelle qui exprime ses véritables possibilités.

J'ai exclu de cette présentation la visée utopique de la société idéale, de la société communiste enfin réalisée, que les marxis-

tes savent aussi bien critiquer que nous. Il n'y a pas de société achevée possible. Ce qu'envisagent plus réalistement les marxistes, c'est une société où les forces productives soient sous contrôle collectif, c'est là-dessus qu'ils fondent les bases d'un meilleur équilibre social, les bases d'une plus grande transparence entre les rapports humains, pour reprendre l'expression de Marx.

Ce n'est pas autour de la vision d'une prétendue société idéale qu'il faut débattre, c'est autour du rapport de *l'homme à la société*, tel qu'il est proposé par le marxisme.

Pour le marxisme, si l'homme ne se retrouve pas dans la société, c'est en raison des contradictions qui grèvent la vie économique dans le capitalisme, et qui ne cessent d'engendrer des conflits tant au plan politique qu'idéologique. Mais le marxisme conduit à espérer une société où l'homme se retrouverait, où l'homme, au lieu d'être constamment en conflit avec les structures, les institutions, les fonctions et les rôles qu'on peut lui donner sur le marché du travail, se découvrirait effectivement *partie prenante* de ces structures et de ces institutions, et aurait un rôle et une fonction qui correspondraient à ses capacités.

### ***La question est, alors, la suivante :***

Faut-il considérer que la dialectique entre l'homme et la société, avec toutes les tensions et les contradictions qu'elle comporte, n'est pas une dialectique permanente, en espérant donc une société où cette dialectique serait, d'une manière ou d'une autre, résorbée ?

Ou faut-il considérer que la dialectique

entre l'homme et la société avec ses tensions et ses contradictions est une dialectique permanente que rien ne peut résorber, et que finalement le régime social et politique qui veut respecter les hommes est un régime qui ne tente pas cette résorption et qui est capable d'accepter, et même de favoriser d'une manière ou d'une autre, les contestations et les critiques des membres de la société.

Selon que l'on prend l'une ou l'autre visée, d'une part la logique de l'action politique n'est pas la même, mais d'autre part le sens de l'homme que l'on affirme d'une manière plus ou moins explicite n'est pas le même.

■ Dans *la première visée*, même en écartant le mythe de la société idéale, d'un grand soir révolutionnaire qui pourrait déboucher sur la société dont rêvent les hommes, il demeure que l'homme est appelé avant tout à se réaliser socialement, que son *être social* doit lui fournir le sens fondamental de son existence. Dans une telle perspective, comme le disent nettement les marxistes, il n'y a pas de problème personnel de la mort. Il suffit à l'homme de savoir que son véritable avenir c'est l'avenir de la société pour laquelle il a travaillé, pour apprendre à dépasser toute angoisse individuelle de la mort. L'avenir de chacun est l'avenir de la société, l'être de l'homme, c'est son être social, dit Marx. Plus la société socialiste sera à même d'affirmer le contrôle collectif des hommes sur les forces productives, et plus elle permettra à chacun de retrouver la véritable dimension de son existence dans le déploiement de la vie sociale et culturelle.

Dans une telle perspective, le combat social et politique est l'exigence prioritaire qui s'impose à l'homme pris dans les con-

traditions de la société présente. Il est l'arme de la conquête de l'avenir, il détient en lui la promesse de cet avenir. Il est donc ce par rapport à quoi tout le reste doit être relativisé. La libération de l'homme est directement tributaire de ce combat. La logique de l'action révolutionnaire s'impose comme la seule logique compatible avec l'espérance que l'homme porte en lui. Et l'on comprend que certains chrétiens, épousant cette logique, puissent affirmer aujourd'hui que l'Eglise ne peut avoir de sens dans notre société que si elle adopte une stratégie révolutionnaire.

C'est la conclusion à laquelle, par exemple, conduit le livre de Jean Guichard sur « *Eglise, luttes de classes et stratégies politiques* » (Ed. du Cerf). Et ce n'est pas l'utilisation de l'analyse marxiste qui est critiquable dans ce livre, mais c'est l'absence d'interrogation, d'une véritable réflexion critique sur le sens de l'homme que porte en elle cette analyse marxiste. L'analyse marxiste et la stratégie révolutionnaire à laquelle elle conduit ne sont pas neutres au regard du sens de l'homme. Elles affirment une perspective sur *l'homme où la signification de son existence est intégrée à la promotion d'un certain avenir social*. Le marxisme est une pensée cohérente qui oblige à s'interroger sur le sens que l'on donne à la destinée humaine.

Encore une fois, il n'est pas nécessaire de rêver d'une société idéale pour adopter cette perspective, il suffit de concentrer l'avenir de l'homme dans l'avenir de la société. Le ressort fondamental des perspectives comme des analyses marxistes est là. L'homme marxiste voit son avenir dans la société qu'il travaille à instaurer. Cette société à ériger donne sens à son destin personnel, au point que la mort en elle-

même ne peut plus être un problème pour l'individu.

■ *Dans la deuxième visée, au contraire, l'avenir de l'homme n'est pas concentré dans l'avenir de la société.*

Un repère fondamental ne cesse de jouer au cœur de cette visée : il n'est pas de société qui puisse se présenter comme étant à la mesure des aspirations de l'homme ; c'est pourquoi la tension entre l'homme et la société est une tension fondamentale que rien ne peut résorber, ni dans le présent, ni dans l'avenir. C'est pourquoi la perspective de la libération de l'homme est une perspective qui ne peut s'inscrire uniquement dans les limites du combat social et politique.

Cette visée ne nie pas que l'homme soit un être fondamentalement social, mais elle insiste sur le fait que le *jeu social* est traversé par le mouvement des relations humaines, et qu'aucun système social ne peut délimiter les questions et les aspirations qui peuvent naître et surgir de ces relations. Cette visée ne nie pas non plus l'importance du contrôle structurel et institutionnel de la production économique dans notre société industrielle, ou l'exigence que ce contrôle trouve des bases de plus en plus collectives, mais elle insiste sur le fait que ce contrôle institutionnel et structurel peut être le meilleur qui soit, le mieux organisé collectivement qui soit — et il faut combattre pour qu'il en soit ainsi, même si l'on voit que ce combat ne sera jamais fini —, cela n'empêchera aucunement les hommes de penser que l'avenir ne cesse de leur poser des questions non résolues et non inscrites dans les normes du système social.

L'échange social, le dialogue social ne s'inscrit jamais totalement dans des structures ni des institutions établies. Il ne cesse,

au contraire, de les apprécier, de les juger, de les évaluer ; il ne cesse de manifester ce pouvoir critique et ce pouvoir créateur des consciences humaines, et c'est pourquoi le processus des transformations sociales et politiques est un processus qui sera constamment *ouvert dans l'histoire des sociétés*, un processus qui relativise tous les régimes sociaux et politiques quels qu'ils soient, un processus qui manifeste donc que l'homme, tout en étant être social, ne peut jamais se limiter au produit social qu'il engendre, qu'il crée. Ce seul phénomène est révélateur de dimensions de l'existence humaine qui ne parviendra jamais à intégrer la société. Tout en étant être social, l'homme ne cesse de *poser des questions* que ne peut résoudre la société. C'est pourquoi la dialectique entre l'homme et la société est une dialectique permanente que rien ne peut résorber.

Cette visée insiste donc sur le pouvoir de dépassement qui est en chaque homme et qui traverse en même temps la vie collective, et elle reconnaît que rien ne peut véritablement circonscrire ce pouvoir de dépassement.

A partir de cette visée, la logique de l'action politique, et même de l'action révolutionnaire quand les conditions l'imposent, est donc différente. *Le combat social et politique n'est pas l'unique arme de l'avenir* ; il est relativisé au regard d'une recherche humaine que rien ne peut véritablement épuiser : relativisé, cela ne veut pas dire qu'il n'est pas pratiqué avec les exigences qu'il pose, mais qu'il est commandé par le sens du relatif où l'homme peut progresser, améliorer, transformer, révolutionner lorsque les conditions l'imposent, mais non pas espérer de solutions radicales aux problèmes de son existence. Le réalisme politique impose de voir que toute révolution

est suivie d'un *après* qui pose encore bien des questions. Il y aura toujours plus à faire et à dire pour que l'homme soit homme, et au bout du compte une telle démarche peut aboutir à découvrir que l'homme n'est jamais autant lui-même que lorsqu'il reconnaît qu'il ne détient pas en lui-même *le sens décisif de sa destinée*, qu'il n'a pas en lui-même le véritable pouvoir de sa libération, et que *cette libération n'est pas uniquement tributaire de sa parole ni de son action*.

Cette seconde visée n'est pas démobilisante. Elle invite au contraire à de multiples travaux, à de multiples collaborations où le dialogue avec les marxistes est appelé à jouer un rôle majeur pour beaucoup de chrétiens. Accepter la relativité du combat social et politique, sans concentrer l'avenir de l'homme dans l'avenir de la société, c'est jouer le jeu d'une condition humaine qui mobilise l'homme au delà de toutes ses réalisations historiques, et ne cesse de lui montrer qu'il ne peut se fournir à lui-même le sens décisif de son destin. Cela exclut, bien sûr, la perspective de toute totalisation historique, la vision d'une société achevée possible. Le mot *totalité* indique un horizon qui n'a jamais reçu et ne peut recevoir de figure historique. Mais, plus profondément, cela veut dire qu'au cœur des tâches relatives, et toujours relatives, qui sont celles de l'homme (édification de la société, combat social et politique, etc...) d'autres questions ne cessent de surgir dont l'homme n'a la réponse ni dans son pouvoir, ni dans les possibilités de son intelligence, ni dans son action. L'homme ne cesse d'être à lui-même sa propre question. Au cœur du devenir qui est le sien, aucune des formes d'existence qu'il peut susciter ne parvient à clore ce questionnement. Lorsqu'il parle d'accomplissement, d'achè-

vement, et même simplement de réussite, il ne cesse d'envisager un absolu de l'existence humaine ; mais cet absolu n'est qu'un horizon jamais atteint. On peut parler, bien sûr, à propos de cet absolu de l'existence humaine, de représentation illusoire que l'homme se donne à lui-même. Mais, si bien des représentations de cet absolu sont, de fait, passibles de la critique de l'illusion, il reste que l'homme ne parvient pas à extirper de lui-même la question même de l'absolu, elle est inscrite au cœur de lui-même, elle ne cesse de ressurgir dans l'histoire. On ne pourra jamais empêcher l'homme d'en rêver, d'une manière ou d'une autre. Les hommes d'action misent sur elle, dans leur propagande, pour mobiliser leurs troupes, même s'ils savent au cœur d'eux-mêmes, que ce qu'ils proposent ne peut comporter cette prétention à l'absolu. On n'empêchera jamais les révolutionnaires de parler de transformation *radicale* de la société, comme si les conditions de la vie sociale pouvaient prendre enfin la forme d'une « *patrie* » — pour employer une expression d'Ernst Bloch — qui apparaît encore inaccessible.

Toutes ces réflexions, qui insistent sur la relativité des tâches historiques de l'homme et sur la question de l'absolu qui traverse son existence, ne disent aucunement que le travail qui consiste à promouvoir l'homme et à construire une société humaine ne s'impose pas constamment.

On peut dire au contraire qu'elles fécondent ce travail par la dynamique d'une recherche consciente de n'épuiser jamais ni les possibilités de l'homme, ni le sens de son avenir. Elles montrent simplement que ce travail se présente comme un chantier ouvert au cœur de l'histoire, un chantier où se renouvelle constamment la dialectique de l'homme et de la société, un chantier

où le mot avenir est traversé d'une espérance qui exclut toute saisie possible, une espérance dont l'homme ne détient jamais le maître-mot et pour laquelle pourtant il est fait. Elles soulignent aussi les conditions d'un équilibre politique et social : il ne peut y avoir d'équilibre dans la vie sociale si la voie ne reste ouverte à l'incertitude, au questionnement, aux ressources d'une créativité humaine qui ne peut boucler sur elle-même, ni se limiter à sanctionner et ratifier ce qui est déjà acquis et établi. Les « *pourquoi* » de l'homme ne sont jamais enfermés ni totalement exprimés dans les « *comment* » de son action. La compréhension marxiste de la dialectique de la vie sociale, avec ses rebondissements et ses renouvellements nécessaires, donne déjà le sens de cette ouverture. Mais cette ouverture appelle sans doute, beaucoup plus profondément, la conviction qu'aucune société ne peut parvenir à intégrer l'homme, ni dans sa personne, ni dans son exigence de fraternité universelle. La dialectique personne-société se redouble dans la dialectique fraternité-société. Il n'est pas véritablement de modèle social de la vie fraternelle, il n'existe que des conditions de vie sociale qui la nient, la respectent ou la favorisent. La vie fraternelle demeure l'ambition la plus grandiose de l'humanité, mais une ambition qui n'est jamais autant niée que lorsqu'une société prétend la réaliser.

Et l'Eglise, société humaine, n'échappe pas à la règle : elle est dans la vérité de sa mission lorsqu'elle propose en Jésus-Christ le signe par excellence de la fraternité universelle, mais elle a contredit cette mission chaque fois qu'elle a voulu imposer un modèle social de cette fraternité, que ce soit dans la chrétienté ou dans telle ou telle forme de communauté « *chaude* »

ou réussie. La vie fraternelle ne peut être que l'œuvre de libertés qui se rencontrent et non l'aboutissement d'un système social, quel qu'il soit. Elle est l'espérance la plus ouverte qui soit dans l'histoire des hommes.

Ces réflexions critiquent toute utopie révolutionnaire, elles ne nient aucunement pour autant que l'exigence de la révolution ne s'impose quand l'homme est aliéné, exploité par d'autres hommes. Mais autre chose est de faire la révolution quand les conditions l'imposent, autre chose d'en attendre la réponse aux questions de l'homme et notamment à son exigence de vie fraternelle. Cette réponse sera toujours en cause ; la grande leçon de l'histoire, et pourtant la plus méconnue, est de ne cesser de le manifester. Cette leçon révèle le paradoxe de la condition humaine, le paradoxe d'une attente que rien ne peut enfermer dans notre monde. La mort et la Résurrection de Jésus-Christ est sans doute

le signe inscrit dans notre histoire qui éclaire cette donnée permanente de nos existences. A cette lumière la réussite de l'homme et de la société aura toujours d'autres dimensions que celles que peuvent cerner nos intelligences et nos actions : elle est dans la Pâques de Jésus-Christ, son passage au Père à travers la mort.

Pratiquer l'analyse marxiste au cœur d'un engagement politique et social, tout en voulant chercher la signification de sa foi, c'est sans doute accepter en même temps de pratiquer ces réflexions, et reconnaître que l'analyse marxiste, avec toutes les possibilités qu'elle nous offre, n'est pas neutre, qu'elle impose un débat au niveau du sens de l'homme. Il y a là une exigence que nous ne pouvons esquiver si nous voulons véritablement dégager ce que représente effectivement pour les hommes la libération selon Jésus-Christ.

# Atelier prêtres-ouvriers ruraux

*Eugène Le Gall*

---

Il faut d'abord dire que cet atelier est distinct de celui des ouvriers agricoles qui sont aussi des ouvriers ruraux.

Il est né de l'initiative de quelques prêtres de l'Ouest, et du Centre. Une première rencontre a eu lieu en 1970 à Limoges. On a continué à se réunir régulièrement en 1971 au plan régional. Depuis l'atelier s'est ouvert à d'autres participants. Nous sommes actuellement une dizaine du Maine-et-Loire, de la Touraine, du Cher, de l'Allier et de la Haute-Vienne. D'autres sont intéressés à cette recherche, ce qui va donner à l'atelier une dimension plus « nationale ». Pour le moment ce sont uniquement des prêtres de la M.D.F. ou de l'Association : ce n'est pas par principe, simplement une situation de fait qui peut très bien évoluer.

Nous nous rencontrons tous les deux mois, un dimanche, de 9 h. 30 à 17 h., les plus loin font parfois deux cents kilomètres pour venir.

## *Situation ouvrière des participants*

Les situations sont très diverses, à l'image du monde rural. Certains habitent dans un petit bourg, d'autres dans une petite ville industrielle. Certains travaillent sur place ou dans le canton et d'autres sont obligés de rejoindre la ville voisine située à quinze ou vingt kilomètres. Les entreprises sont très variées depuis la petite entreprise du courtier en grain jusqu'à la boîte

de 300 ouvriers qui fabrique des cuisinières ; depuis la forme artisanale de maçonnerie locale, jusqu'au grand chantier de bâtiment. Louis-Marie travaille « sur la voie » pour la S.N.C.F. dans une équipe de migrants, Jacques à la chaîne dans une fabrique de coffres de postes de télévision de 300 ouvriers perdue en plein milieu des bois ; Jo est électricien sur un chantier de Vierzon où il habite d'ailleurs pendant la semaine dans une Sonacotra.

Il y a évidemment une grande différence du point de vue de la vie ouvrière ; dans certains cas une section syndicale existe depuis quelque temps, dans d'autres cas un éveil de conscience collective naît... parfois c'est l'absence totale de militants.

Plusieurs d'entre nous ont des responsabilités syndicales assez fortes, d'autres pas. On retrouvera cette différence tout à l'heure entre ceux qui, dans l'atelier, sont amenés à réfléchir à partir d'un engagement syndical, et ceux qui sont amenés à réfléchir à partir d'une vie ouvrière toute simple qui est bien souvent la situation des ouvriers-ruraux.

## *Nos thèmes en 71-72*

En 71-72, nous nous sommes plutôt dit ce que nous vivions les uns et les autres. Mais déjà naissait un certain nombre d'interrogations plus ou moins clairement exprimées :

- qu'est-ce qui donne sens, dans la situation où nous sommes, à notre vie d'homme ?
- comment exprimons-nous le rapport de notre vie ouvrière avec notre foi ?
- comment exprimons-nous le rapport de notre vie ouvrière avec notre ministère ?

Quand le travail était inséré dans une responsabilité de prêtre de paroisse, nous vivions tout un réseau de relations qui était bien plus vaste que celui d'une profession. Maintenant, prêtres totalement engagés dans la vie ouvrière, nos relations, dans un premier temps, se sont quelque peu restreintes ; parfois même, un sentiment de solitude nous envahissait et marquait certaines de nos expressions :

*« Sans des lieux de dialogue, ce sens à donner à notre vie serait-il possible ? »*

« On a besoin de cette vie sociale de relations ».

« N'a-t-on pas à faire effort pour s'agréger à un mouvement, comme tout homme ferait ? »

« On est profondément mutilé quand on manque d'un réseau de relations ».

## *Les rencontres de cette année*

### **Le sens de notre vie**

Nous avons essayé de répondre aux questions dégagées l'année précédente.

La première rencontre a tourné autour de ce qui donne un sens à notre vie. On retrouvera les deux angles d'attaque de tout à l'heure. Il y aurait comme deux manières de vivre la condition ouvrière, deux manières dont nous cernons mieux, maintenant, les contours.

- Globalement, il semble que ceux qui ont des activités et des responsabilités militantes ont plus de facilité que les autres à rendre compte du sens profond que prend leur existence. En première analyse ceux qui sont engagés dans l'action militante ont le sentiment d'être ainsi « plus efficaces », « plus utiles au service des copains », de « travailler mieux à la libération de l'homme » à travers la promotion de la classe ouvrière. En profondeur ils ont le sentiment que dans et par l'action collective, à travers les prises de consciences que cette action provoque, à travers les convictions sur l'homme qui s'expriment là, se produit un véritable « éveil spirituel » qui n'est pas sans connivence avec l'Évangile.
- Par comparaison, le manque de conscience collective, l'apparente inefficacité d'une présence faite de « relations gratuites » sont plus vivement ressentis par ceux de l'atelier qui n'ont pas d'activité militante.

On pourrait s'exprimer ainsi, en schématisant un peu. On est là, on partage et on communique réellement à la pauvreté du milieu et à son exploitation ; on ressent d'autant plus fortement le manque de conscience ouvrière, la mobilité des gars qui passent sur le chantier, la difficulté de communiquer (notamment avec les immigrés), on cherche à vivre cette vie là en chrétien, dans la camaraderie un peu facile et lassante du travail quotidien ; on essaie d'y témoigner de l'amour gratuit du

Christ ; on est conduit, un peu malgré soi, à vivre la Rédemption, pour ainsi dire par substitution, un peu à la manière du serviteur souffrant d'Isaïe, en « prenant sur soi » la pauvreté et le péché individuel et collectif ; à travers tout cela, on essaie de garder l'Espérance bien qu'on ait du mal à en trouver les points d'appuis dans le quotidien.

Mais on reste, malgré tout, inquiet de l'efficacité réelle de cette vie « qu'on ne vivrait pas si on n'était pas au compte du Christ » et qui paraît insuffisante à remplir une existence, si on n'a pas « une vocation de moine ». On a un peu peur de se « mystifier » en faisant référence à la Rédemption si cela ne se traduit pas dans le concret autrement que par une pure et simple prise de conscience personnelle du péché. On se demande comment vivre cela à longueur de vie... Et pourtant « ne faut-il pas qu'il y ait des P.O. qui se coltinent cette vie ? »... « Etre P.O. nécessite-t-il que l'on soit engagé uniquement là où une vie militante est possible ? ».

## Notre relation à Jésus-Christ ?

Je n'essaierai pas de traduire ce que chacun a balbutié de la façon dont il essaie de vivre sa Foi. Je prendrai quelques têtes de chapitres par lesquelles le secrétaire a essayé de synthétiser ce qui a été exprimé :

— Accueillir Jésus, son témoignage.

Alors même que nous ne savons pas bien comment dire ce que nous avons à recevoir du Seigneur, ni comment nous entrons en communion avec Lui, ni où cela peut nous conduire. Mais nous avons le sentiment que la logique de notre relation au Seigneur comporte une attitude d'ouverture, d'attente, d'accueil... « Comme dans l'amitié ou l'amour humain où l'on espère de l'autre l'imprévu de sa présence ».

— A la base de tout il y a la manière dont Jésus a donné sa vie.

Pauvreté, liberté ce sont deux mots qui découlent l'un de l'autre ; parce que ce sont ceux qui nous signifient le mieux, dans le contexte de notre vie, la démarche spirituelle du Seigneur, son lien intime au « Père », sa manière d'être homme.

— Jésus, une vision de l'homme qui n'est pas que l'homme en lui-même.

Que l'homme ne puisse trouver à lui seul la clef de son destin, que ses œuvres ne soient jamais à la mesure de ses aspi-

rations personnelles ou collectives, ce sont là deux certitudes qui découlent de notre contemplation de l'Évangile tout autant (plus ?) que de notre expérience humaine.

Voici quelques phrases que j'ai notées au vol pendant la rencontre...

*« Jésus pour moi, c'est quelqu'un qui s'est révélé dans une longue histoire ».*

*« Il me révèle un certain sens de l'homme (libre, fraternel).*

*« Il me révèle une attention à ceux qui sont plus écrasés, et ceux avec qui je vis, le sont. Ce qui entraîne pour moi une communion aux écrasés, mais aussi un travail de libération qui se traduit entre autre à travers la lutte syndicale. Ce travail de libération est souvent plus facile à vivre avec des gens qui n'ont pas de référence à Jésus-Christ ».*

*« Jésus-Christ donne un sens global à ma vie. Le témoignage de Jésus-Christ ouvre l'homme. Ce sont les pauvres qui portent l'Espérance. Jésus-Christ éclaire la marche. Je n'arrive plus à détailler cela dans l'événement concret ».*

*« Je dois attendre tout du Seigneur, voir Jésus vivant dans ceux qui font des gestes concrets ».*

*« Ma Foi en Jésus-Christ je n'en ai pas souvent conscience. Ce qui domine c'est l'abrutissement du manoeuvre fatigué ».*

*« Je retrouve les pauvres que le Christ a rencontrés. Les regarder me donne une vision du monde : la pauvreté a une valeur ».*

## **Le ministère**

La dernière fois, nous avons voulu nous exprimer sur le lien de notre vie avec notre ministère de prêtre et nous avons commencé par la critique de certaines expressions :

« Service de l'homme » que mettons-nous sous cette expression qui recouvre tout et rien ?

« Service gratuit de l'homme et ministère ». Il y a quelque chose sous cette expression mais tel quelle, elle est gênante.

Alors nous avons regardé les trois pistes de réflexion que nous proposait notre secrétaire en lien avec nos échanges précédents :

— La première consiste à nous demander comment la vision que nous avons de l'homme, au niveau de notre expérience, rejoint ou pas la *vision de l'homme qui nous paraît découler de l'Évangile*. Cela peut se monnayer de plusieurs manières, notamment à propos de la pauvreté et de la liberté. Par exemple comparer la pauvreté telle que nous la rencontrons en fait (contenu, limites, richesses, signification « objective » et spirituelle) et la pauvreté telle qu'elle nous est signifiée dans l'Évangile. Ou bien comparer le contenu des efforts de libération auxquels nous participons (notre perception, celle des copains marxistes formés) par rapport à la liberté telle que nous la percevons dans le témoignage du Christ.

— La seconde piste consisterait à partir d'un mot qui rassemble l'essentiel de ce que nous avons pu dire la dernière fois. C'est le mot *gratuité* qui a été employé dans le compte rendu de décembre, et dans lequel chacun semble-t-il se reconnaît. Il faudrait tenter alors de creuser un peu cette notion. A quelle expérience en nous et autour de nous ce mot correspond-il ? En quoi nous semble-t-il rendre compte du témoignage du Christ ? En quoi cette expression nous paraît-elle rendre compte (ou pas) d'une certaine vérité profonde au niveau de la recherche de l'humanité ? Vivre un service désintéressé de la liberté de l'homme qu'est-ce que cela voudrait dire ? A quelles attitudes, à quels gestes, cela nous conduirait-il ?

— La troisième piste serait d'échanger sur ce que cela veut dire pour nous, aujourd'hui, d'être prêtre. Nous verrions alors comment cela rejoint ou pas ce que nous avons exprimé déjà. Si nous choisissons cette piste il y aurait deux questions complémentaires :

a) Sur quoi porte à l'intérieur de notre vie notre responsabilité de prêtre ?

b) En quoi notre effort pour inscrire la Foi dans un service de libération de l'homme nous paraît-il rejoindre notre responsabilité à l'égard de l'Église ? (par rapport à l'Église déjà là ?.. ou par rapport à l'Église à naître ?)

Finalement nous avons retenu la seconde, si nous nous exprimons sur l'essentiel de notre vie, nous dirons quelque chose du ministère, puisque tous nous avons conscience de remplir notre ministère dans cette vie telle qu'elle est.

Voici donc tout simplement quelques expressions qui donneront une idée de ce qui a été exprimé :

« Mis en cause par les copains pour une intervention sur la question de réduction horaire, j'ai vécu quelque chose inspiré par la Foi dans cette défense des copains. Ils n'ont pas compris mon intervention. Ce sont les risques de la Foi et d'une vie d'homme ».

« Inséré dans une vie sociale, syndicale, je prends des risques pour défendre ce qui me semble valable (mieux-être collectif). Quelque chose se joue dans ces choix. Le lien concret avec le ministère ? »

« Je recherche l'efficacité plutôt que la gratuité. Mon attitude militante veut être une provocation à la conscience de chacun. Le destin se joue dans une liberté humaine faite de choix. C'est là le lieu privilégié où l'Évangile peut prendre un sens. Vivant cela, est-ce que je vis le ministère ? Peut-être ! ».

« L'essentiel pour moi c'est le bonheur. Pour moi Jésus-Christ est un compagnon de route. Le bonheur c'est une attente chez moi et chez les autres. Pour moi c'est dans la méditation que je retrouve le Christ et avec Lui le sens de mon action quotidienne ».

« La vie quotidienne est le lieu où se joue notre vie, la vie des copains. Essayer de vivre en chrétien en voulant demeurer un homme libre, debout, semble déjà devoir dire quelque chose du Christ. C'est dans cette situation que nous vivons notre Foi. C'est là aussi dans la façon de vivre la Foi que se joue le ministère ».

Voilà l'état présent de notre recherche.

# Présentation de la recherche commune au Maghreb

*Jean-Marie Ploux*

---

Les lignes qui suivent voudraient donner un aperçu de la Recherche Commune menée par ceux d'entre nous qui vivent au Maghreb.

Elle constituent « une » lecture, d'autres seraient évidemment possibles car chacun met l'accent sur tel ou tel point en fonction de sa sensibilité et des implications de sa situation.

Au Maghreb, peut-être plus encore qu'ailleurs, on ne saurait faire abstraction de l'histoire : le passé pèse encore lourdement sur le présent de ces pays : Maroc, Algérie, Tunisie, ont été, sous diverses formes, colonisés. Le plus fortement dominé, l'Algérie, a été aussi le dernier à avoir arraché son indépendance, il y a tout juste dix ans. Il est aussi, des trois, le plus avancé.

L'objet principal de cet exposé n'étant pas de rendre compte de l'histoire du Maghreb ces dernières années, nous nous contenterons de souligner quelques points de première importance. Pour le reste on aimerait renvoyer le lecteur à son journal ou à son magazine habituel mais en l'occurrence on serait plutôt tenté de lui dire de s'en méfier (1).

---

(1) Sur l'Algérie on pourra avoir une vue d'ensemble avec le *Courrier Urbain* de septembre 1972, B. P. 38 - 94120 Fontenay-sous-Bois : « Algérie, dix ans d'indépendance ».

## *Hier et aujourd'hui*

● Les structures d'un pays gardent plus longtemps que la mémoire des hommes les traces du passé. Qui se souvient encore de l'époque coloniale ?

Et pourtant, dans chacun de ces pays, avec bien des différences et des nuances, la colonisation a signifié domination de la culture occidentale en des domaines aussi essentiels que l'administration, l'enseignement, l'économie, etc, elle a signifié aussi et par corollaire, oblitération et stagnation de la culture nationale arabo-islamique. Et cela provoqua des conflits d'autant plus profonds que le poids de la colonisation a été plus lourd. Ces conflits sont nés entre les hommes (très grossièrement : entre une fraction des gens de la ville plus ou moins occidentalisés et les gens de la campagne arabisés et traditionalistes) et dans les hommes qui sont parfois de double culture mais plus souvent en recherche d'identité culturelle.

Ces conflits demeurent aujourd'hui. La civilisation occidentale, surtout sous son image française, demeure fascinante pour beaucoup. Non seulement la langue française reste encore la langue étrangère la plus parlée, mais elle représente encore le véhicule principal de la technique et des sciences, ce qui revêt une capitale importance pour des pays dont le souci premier est le développement.

Ainsi, dans des pays où les moins de vingt ans constituent plus de la moitié de la population, la jeunesse se divise en trois lots d'importance numérique décroissante : une partie, en majorité rurale, a ses références en arrière d'elle (le passé arabo-islamique), une autre partie (celle qui accède à l'enseignement secondaire) a souvent ses références à côté d'elle (en Occident), une toute petite partie, mais en nombre croissant, de plus en plus politisée, a ses références en avant d'elle dans une option franchement socialiste et révolutionnaire (appuyée sur Marx, mais soucieuse de garder ce qui fait l'originalité profonde d'une civilisation millénaire. Un test en est son acquiescement à l'arabisation).

● Des pays dits « sous-développés » d'un terme aussi mauvais que possible inventé par la supériorité des « développés » !

Ce terme est d'autant plus mauvais qu'il suggère implicitement dans la conscience de ceux qui aident (?) que ce sous-

développement est plus ou moins le fruit de conditions naturelles défavorables ou d'incapacités humaines, alors qu'il tient son origine de l'impérialisme sous sa forme coloniale. Il faut donc dire pays exploités, et qui le sont encore plus ou moins sous des formes diverses (voir au Maroc les « investissements » français et américains). Mais ces pays essaient aujourd'hui de secouer le carcan économique imposé par l'Occident. Pour mémoire rappelons les positions de pointe de l'Algérie dans le domaine du pétrole.

La colonisation, l'exploitation, ont eu aussi pour effet une dislocation des structures économiques et sociales du pays. La constitution des domaines coloniaux s'est faite par la spoliation des petits fellahs. Le régime des cultures a été bouleversé. Une bourgeoisie nationale s'est constituée, assez souvent liée par ses intérêts à l'occupant. Avec l'indépendance, ces pays se trouvent écartelés dans des tensions qui apparaissent au grand jour une fois le front commun de libération nationale vainqueur des étrangers. Ces tensions ont nom : capitalisme privé, capitalisme d'Etat et technocratie, socialisme.

● La présence de l'Eglise — après la longue parenthèse qui nous sépare de... saint Augustin — est historiquement liée à la colonisation. Elle fut d'abord et essentiellement relative aux colons. Pourtant dans le meilleur de son effort et non sans d'horribles bavures, elle s'est intéressée aux « indigènes ». Le résultat à la veille des indépendances était la constitution d'un important patrimoine de terres et d'immeubles, des travaux ethnographiques, et la « conversion » d'une poignée de maghrébins dans des conditions pas toujours très claires et avec des conséquences souvent terribles. (Lire à ce sujet « Histoire de ma vie » par la mère de Jean Amrouche).

Aujourd'hui ces pays sont politiquement indépendants, mais leur lutte se mène sur d'autres fronts : économique, social et international essentiellement. Pour beaucoup, même si l'arabisation et le développement de l'enseignement ont fait des progrès spectaculaires, ils sont encore en-deçà d'une révolution culturelle indispensable pour retrouver leur place créatrice dans le monde d'aujourd'hui.

Qu'est devenue l'Eglise ? numériquement elle a fondu par l'exode des colons et des européens. Matériellement elle a été ou s'est dépouillée de ses biens. Beaucoup sont encore vendus pour faire vivre des « œuvres » d'éducation et d'entr'aide.

Actuellement l'Eglise reste présente par les européens dans les grandes villes. Dans certaines villes de 40 000 à 60 000 habitants, les communautés chrétiennes sont de 12 à 15 personnes en moyenne, à peu près totalement des coopérants, donc mouvantes. En dessous de 40 000 habitants, il n'y a plus rien ; simplement, par ci, par là, un chrétien, deux religieuses, un prêtre isolé au milieu d'une population non chrétienne, mais dont ils partagent la vie et les espérances.

Spirituellement, l'Eglise, déjà marquée par les luttes pour l'indépendance, s'est ouverte tant bien que mal, au monde maghrébin en tant que tel. En minorité sur tous les fronts elle s'est désabsolutisée. Elle a pris aussi conscience de son passé et de son rôle dans la colonisation et elle a compris la légitimité des combats d'autres pays pour la libération. Résolument, et l'Eglise d'Algérie marque à cet égard, elle prend partie dans la lutte anti-impérialiste. Elle soutient moralement et même par ses campagnes de carême, le combat de la Palestine, de la Guinée Bissau, de l'Angola.

Certes tout n'a pas changé et tous ne sont pas acquis à ces nouvelles perspectives. Mais il est vrai de dire que dans ces éléments jeunes, dans son avenir, l'Eglise a pris conscience de ces deux choses, aux lourdes implications on peut s'en douter.

## *Notre présence*

Il y a plus de vingt-cinq ans que la M.D.F. est présente au Maghreb. Aujourd'hui, après bien des vicissitudes et des épreuves, nous sommes situés surtout en Algérie et en Tunisie (moins d'une vingtaine). Tous travaillent à plein temps dans des domaines aussi variés que la santé, l'enseignement, l'administration, les travaux publics, l'agriculture, l'industrie... Deux ont obtenu la nationalité algérienne, plusieurs font des démarches en ce sens, trois sont coopérants, etc. Quelques-uns d'entre nous ont des responsabilités dans l'Eglise locale : vicaire épiscopal, coordinateur de secteur, chargés de communautés, d'autres sont sans communauté.

Ce qui nous caractérise, au plan des situations, est donc une extrême diversité.

La vie d'équipe reste une caractéristique de la « maison » mais sous des formes très variées aussi : dans telle ville les trois équipiers habitent à quelques centaines de mètres les uns des autres, parfois deux cohabitent, mais dans telle autre équipe les gens sont étirés sur 600 km et dans telle autre dispersés dans un rayon de 120 km. L'équipe reste donc essentiellement le lieu de confrontation et de recherche : sur la vie et sur ce que nous engageons par elle, sur la Foi : ce que nous en vivons, ce que nous en exprimons, ce qui en elle est remis en cause ; sur notre responsabilité au titre du ministère confié, alors que nous vivons cette responsabilité de plus en plus hors des références chrétiennes établies (et pour cause !).

Il faut dire enfin que ces équipes sont de plus en plus ouvertes à des laïcs et que ceux d'entre nous qui se sont mariés ont la possibilité de continuer le partage, pour autant que les uns et les autres désirent toujours faire de l'espérance et de la foi vécue l'axe déterminant de leur vie.

Avant d'esquisser la démarche et le contenu de notre Recherche Commune, il convient de préciser que si, avant l'indépendance, les prêtres de la M.D.F. consacraient une grande partie de leurs efforts aux communautés européennes, de tout temps leur attention s'est portée à ce monde maghrébin dont ils ont voulu partager la vie et parfois le destin, à la manière — ici comme là pas toujours comprise — dont ils croyaient devoir le faire pour être fidèles aux grandes intuitions qui ont engendré la M.D.F.

Depuis que les pays du Maghreb sont devenus indépendants, cet axe de fond est devenu de plus en plus déterminant. On a sans doute quelque peine à mesurer au nord de la Méditerranée ce qu'une pareille chose signifie : apprentissage de la langue (arabe dialectal et littéraire si l'on veut suivre la vie culturelle : télévision, revues, journaux, etc.) changement de la manière de vivre, renversement des normes et des références qui ne sont plus celles de la France, mais d'abord celles du pays où l'on est, puis du Maghreb, des pays en lutte contre l'impérialisme du Tiers-Monde, enfin de l'Occident et à l'intérieur de lui : la France.

## *La Recherche Commune*

Nous en venons enfin à l'objet propre de cet exposé. Le détour précédent, pour long qu'il soit, est en vérité bien trop

court : il constitue, surtout en sa première partie, une caricature dont on voudrait espérer qu'elle garde les qualités propres à l'indigence du dessin.

Quoi qu'il en soit il doit être clair que tout ce qui sera dit maintenant sur la Foi n'a de sens que par l'enracinement de nos existences dans la vie de ces pays du Maghreb.

## **La méthode de travail**

La diversité des situations, des histoires personnelles et des personnalités, rend le travail assurément passionnant, mais pas toujours aisé... cela va de soi ! Sans exagérer il convient quand même de souligner que le fait de vivre en étranger ou de rester étranger par toute une partie essentielle de soi-même à l'histoire et à la culture du pays, impose à chacun un effort de rassemblement et de recentrement qui se marque peut-être pour quelques-uns par le goût — et parfois la nécessité — d'une certaine solitude.

La recherche demeure essentiellement le fait des équipes, mais sa traduction est multiforme : topos ou papiers « personnels », ensuite échangés, critiqués ; travaux d'équipe, sessions. Le secrétariat de la « Rue de Rome » et l'Atelier Tiers-Monde contribuent pour une grande part à susciter cet échange et à faciliter les relations avec les copains situés ailleurs dans le Tiers-Monde.

## **Mouvement d'ensemble**

Nous avons quitté la France à des époques, à des âges et pour des motivations différents. Mais tous ont dû se dé-payser, tous ont pris la réalité maghrébine pour elle-même. A des titres divers et de bien des manières nous avons tenté le « passage ». Connaître des hommes, saisir de l'intérieur ce qui fait l'originalité d'une culture, travailler à la réalisation d'options politiques qui libèrent l'homme, tout cela ne se fait pas en un jour, tout cela ne se fait pas sans peine. Que tel d'entre nous soit entré dans l'Islam en fidélité profonde à cette volonté de partage qui est l'axe profond de sa vie, exprime assez bien dans cet aspect de limite extrême, ce que peut signifier une telle entreprise dans la vie humaine...

Certes la différence est grande entre celui qui parle couramment l'arabe depuis plus de vingt ans et celui qui balbutie quelques mots après quatre ans de présence. Mais tous ont éprouvé en eux cette atteinte à la naïve sécurité de ce qui constituait jusqu'alors le cadre de leur existence. Il y a une remise en cause.

une relativisation fondamentale des repères occidentaux, y compris des expressions de la Foi. Au bout d'un certain temps de cheminement commun avec l'homme du Maghreb on s'aperçoit que rien ne va plus de soi. Ce que l'on tenait pour définitif, inusable et garanti, parce que c'était occidental... et donc universel ! se révèle précaire, relatif, contingent.

Lorsqu'on essaie de ressaisir l'ensemble du mouvement de notre recherche on est partagé entre deux impressions contradictoires :

— Ce sont toujours les mêmes questions sur l'homme et Dieu, sur la rencontre des cultures et le type de société qui se construit ici.

— Et cependant il semble que la manière d'aborder ces questions ne soit plus exactement la même ; comme si elle devenait plus simple, plus désarmée, alors même que ces questions touchent aux fondements même de notre existence d'homme et de croyant.

Que l'ensemble des équipes soient aujourd'hui attachées à une quête de Jésus saisi dans l'expression personnelle de la Foi et en même temps dans le témoignage des premiers témoins à travers l'Écriture, cela nous paraît très significatif. Mais il faut expliquer cela plus en détail, nous nous rendons bien compte en écrivant que cela ne doit guère paraître original.

## Hier

Bien qu'elle soit antérieure à l'Indépendance (au moins pour ceux qui sont en Algérie) la Recherche Commune s'est développée davantage depuis cette date là. Il est vrai que les conflits de l'heure orientaient davantage la réflexion sur l'action et sur ce qu'elle engageait. (Voir la *Lettre aux Communautés*, numéro spécial sur la Guerre de libération en Algérie).

Il y a dix ans environ les questions de la R. C. portaient sur :

1. — L'homme maghrébin et plus largement l'homme du « Tiers-Monde » qui se cherche dans son passé, dans le marxisme, dans un type de socialisme, dans le non-alignement, dans les solidarités avec ceux qui luttent contre l'impérialisme.

Le problème de la jeunesse et de l'évolution de la femme.

2. — Une réflexion sur l'Église qui partait de son échec massif dans sa tentative de christianisation. On s'apercevait que que l'Église était visible mais non présente. En réalité elle était vivante dans des pays du Maghreb.

On se demandait alors si l'Eglise avait intégré les questions de l'homme d'aujourd'hui au niveau de l'intelligence et de la présentation de sa propre Foi et peut-être aussi au niveau plus simple de la vie de Foi.

3. — La Foi. En partie sous l'impact de l'Islam, en partie sous le choc des courants modernes d'athéisme, les questions surgissaient :

● Que veut dire : Dieu dans les cieux ? Dieu transcendant ?

● Que signifie : Dieu qui se révèle ?

● Quelle peut être la signification de la Foi de l'Islam ou du Christianisme pour un homme qui de plus en plus refuse tout ce qui est étranger à lui-même et qui se construit de plus en plus dans une perspective sécularisée. Les forces vives, productives, constructives de la société nouvelle, sont des forces qui se situent en dehors des références religieuses.

Alors, Dieu qui sauve, quelle importance pour un homme qui puise en soi-même les forces de son salut ? Quel est le rôle de l'Eglise ? Que veut dire la charité dans la vie économique et politique d'aujourd'hui ?

Et enfin : dans ce monde, être missionnaire, ça veut dire quoi ?

Tout ceci aboutit à une session regroupant l'ensemble des contributions venues du Tiers-Monde. Beaucoup d'entre nous découvrirent alors que ces questions venues de par delà les mers étaient leurs questions. Posées dans des contextes très différents, de l'intérieur de situations « radicales », c'étaient les questions explicitement posées ou déjà pressenties par ceux d'entre nous qui partageaient le plus la vie de chaque jour des hommes de notre temps.

Et il faut dire, croyons-nous, que ces questions se posent toujours. Et aujourd'hui comme avant, entre prêtres situés dans la classe ouvrière, en milieu rural, dans les secteurs scientifiques, ou au Maghreb il y a, quant au fond, une profonde unité de recherche, une communion dans la quête de l'essentiel.

Il y a cinq ans un dossier rassemblait trois contributions sous le titre : « Occident et Maghreb » (2).

Il était pour une grande part l'écho des préoccupations du moment et abordait trois problèmes :

— Les coopérants du Maghreb.

---

(2) Disponible au Secrétariat Tiers-Monde : 60, rue de Rome, 75008 Paris.

- La rencontre d'univers culturels différents.
- Les chrétiens vus par les musulmans.

Cette même ligne nourrissait une recherche profonde sur la « rencontre de l'autre » et le phénomène de l'étrangéité. Chantier encore ouvert aujourd'hui malgré la mort d'Étienne qui en fut l'un des principaux artisans (3).

## Actuellement

Pour donner une idée d'ensemble de nos préoccupations depuis environ trois ans, il suffit de dire que, pour l'essentiel, et sans laisser pour autant les problèmes politiques, culturels, professionnels, etc., elles tournent toutes autour de la Foi et plus particulièrement du Christ. On en aura une idée assez exacte dans la première partie de l'Annexe au Document I de l'Assemblée Générale (L.A.C. n° 35).

En face de cela les questions de l'Eglise et sur l'Eglise, nous paraissent en quelque sorte secondes — mais non secondaires —. Nous savons bien que l'on ne peut arbitrairement séparer la Foi et l'Eglise, mais nous sentons un besoin vital de ressaisir d'une manière nouvelle ce qu'est notre Foi en J.-C. Une manière nouvelle car elle vient après ce temps de décapage culturel qui nous prive heureusement des illusions de la vérité toute faite et figée. Les écailles de l'omnipotence et de l'universelle validité des valeurs et des références occidentales commencent à nous tomber des yeux. Et nous ouvrons des yeux nouveaux sur Celui qui fonde notre Foi : Jésus que l'Eglise dit être le Christ.

Vivre constamment en un monde différent de celui qui a nourri notre enfance, dans un milieu social autre que celui qui a structuré notre personnalité, ne peut qu'aboutir, si l'on évite la tentation de repli sur soi, à une réévaluation des certitudes. On s'aperçoit que la Foi n'est pas un produit neutre, transportable, malléable, adaptable à n'importe quelles situations ou circonstances. On découvre qu'elle n'est pas séparable de son expression socio-culturelle, que la vie de la foi est tributaire, pour soi-même, du contexte économique, social, politique et culturel.

Découverte radicale en ceci qu'elle touche effectivement aux racines ! Ou donc est la vérité de l'homme ?

---

(3) Voir *Lettre aux Communautés*, n° 26, p. 65 sq.

N'est-il pas illusoire de vouloir dégager un « essentiel » de la Foi qui ne soit pas tributaire de son expression ? On s'interroge d'abord sur la validité d'une opération de « raffinage » qui dégagerait alors un produit exportable, non entaché des valeurs relatives de l'Occident, de ses défauts aussi : toutes choses dont on se passerait bien ici. Mais, plus loin, est-il si sûr que l'homme magrébin ait besoin de cet essentiel sur lequel la civilisation occidentale et chrétienne s'est construite ? à supposer qu'on puisse dissocier « le Christ » de son expression culturelle, la « Bonne Nouvelle » du langage qui l'a portée — langage au sens où l'entend X. Léon-Dufour — (4) est-on si sûr qu'il faille proposer ce Christ, cette Bonne Nouvelle à l'homme arabe ou berbère qui s'est construit dans l'Islam ?

La question se pose d'autant plus que les pays du Maghreb s'édifient aujourd'hui dans un système de références qui est : arabo-musulman, marxiste ou occidental (par l'esprit scientifique et technique) et en aucune façon spécifiquement chrétien. Leur édification est-elle pour autant plus mauvaise que la nôtre ?

Or nous participons, nous aussi, à une place qui demeure minime mais qui a de grandes répercussions sur nos existences, à cette édification de l'homme maghrébin. Dès lors, pour beaucoup, la question devient intérieure, elle est vitale. Quelle qu'en soit la forme cette question resurgit, et l'on comprendra sans peine qu'il ne s'agit pas là d'un jeu intellectuel.

Quelle est la validité de notre foi ? Quel est son contenu ? Quelles sont en droit son extension et sa portée ? Cette Foi est-elle uniquement valable pour nous ? et encore ? A quoi répond-elle dans l'homme que nous sommes ? Est-elle d'une manière ou d'une autre attendue par d'autres que nous ?

Trois attitudes semblaient commander explicitement ou non nos réponses, il y a un an.

Elles sont la réponse à cette simple question, essentielle quand même pour des gens qui se sont voulus missionnaires : le salut chrétien est-il universel ou non ?

a) La première attitude institue en quelque sorte un paralélisme. Elle se résumerait à ceci : toute culture est contingente. La rencontre profonde n'est pas possible. L'homme reste ce que son histoire l'a fait. La société reste dans sa ligne constituante ou périt. Par conséquent on est chrétien parce qu'occidental,

---

(4) X. LÉON-DUFOUR : son livre sur la Résurrection et sa postface, dans *Esprit*, avril 73, p. 878 sq.

musulman parce que arabe. Deux citations peuvent illustrer cette position :

*« Pendant longtemps j'ai pensé que la foi chrétienne que je partageais avec les autres chrétiens, était d'une importance décisive pour tout le genre humain. Puis au cours de mon cheminement j'ai découvert que cette « importance décisive » pour toute l'humanité devait se relativiser en fonction des faits vécus... l'idée de « Mission » c'est ainsi relativisée, je pense par suite surtout du fait politique du siècle qui est l'indépendance des peuples sous toutes ses formes et avec toutes ses conséquences... Je pense qu'aucun système religieux, qu'aucune religion ne peut assumer l'universalisme du fait de son particularisme et que, par conséquent, tout système religieux est relatif et doit être dépassé ».*

*« Partant des différences et des propos de chaque peuple, de chaque religion qui croient être porteurs ou dépositaires de la pleine et ultime révélation de Dieu... on est contraint de suspendre le privilège dont jouissait jusqu'à ce jour sa propre culture, sa propre révélation, sa propre foi et de l'éprouver de manière critique parmi d'autres ».*

(Cette relativisation tient son origine, il nous semble, à la fois du caractère également totalitaire des revendications de l'Islam — ce qui ne laisse pas de choquer.. avant de penser qu'il nous renvoie comme en un miroir notre propre intransigeance ! — à la fois de la critique soupçonneuse des sciences de l'homme : le marxisme d'abord, Freud ensuite).

b) La seconde attitude serait plutôt de convergence. De la différence on déduit que chacun tient pour son compte une part de « la » vérité. Situés dans des lignées culturelles et religieuses différentes, dans des traditions qui s'appuient sur autant de Révélations, nous allons, par des chemins différents, vers une reconnaissance du Dieu Autre. Cette reconnaissance de Dieu ne peut se faire qu'au-delà de l'expression de chaque foi, au delà de ce que chaque religion ou culture peut en traduire.

Dès lors on prend acte du fait que la Foi chrétienne n'est pas accessible à l'homme Maghrébin. Le Christ peut apparaître comme un prophète, Mahomet en est un autre. Les ressources du dogme chrétien font que l'on reporte à l'eschatologie une récapitulation qui demeure quand même une donnée de la Foi. Le Christ, Verbe de Dieu, aura donc le dernier mot... à la fin des temps.

Citons par exemple :

*« L'affirmation que le Christ récapitule tout, relève du contenu de la Foi de l'Eglise ; en ce sens, elle ne peut y renoncer. Mais le Christ récapitule tout en lui-même par son Incarnation, sa mort, sa Résurrection. Le Christ récapitule en lui-même le passé, le présent et l'avenir de toute l'humanité et de toute la Création. Mais c'est le CHRIST SEUL qui récapitule tout en lui-même. En tant qu'hommes nous ignorons comment s'opère cette récapitulation car seul le Christ connaît ce qu'il y a dans le cœur de l'homme et la façon dont chaque homme répand dans sa vie l'Esprit. Nous n'aurons conscience de cette récapitulation qu'à la fin des temps. A la fin des temps, l'Eglise constituera pour l'éternité le Corps du Christ récapitulé, mais dans le temps elle ne peut être que le signe prophétique de cette récapitulation... ».*

Où l'on voit avec clarté que selon le discours que l'on tient sur Jésus-Christ on donne à l'Eglise telle ou telle figure, telle ou telle mission.

c) Enfin une troisième attitude consiste à maintenir l'universalité du Salut, appuyée sur une spécificité de Jésus-Christ. Jésus-Christ pose une rupture par rapport à tout ce qui n'est pas lui. Alors de quoi s'agit-il ? Que veut-on dire par là ?

*« Je crois que la Foi mérite d'être « proposée » car il ne s'agit pas seulement de ce qui peut se passer au bout de la vie, il s'agit de ce que « croire en J.-C. » peut transformer dès aujourd'hui pour chacun et pour l'ensemble. Il ne s'agit pas seulement d'un futur lointain mais du devenir de l'humanité aujourd'hui ».*

*« Nous sommes acculés à un dépouillement de notre Foi et à nous centrer sur l'essentiel de ce que nous croyons et qui nous paraît être la dimension universelle de la Bonne Nouvelle annoncée par J.-C., et qui correspond à l'attente profonde inscrite au cœur de tout homme ».*

Ou encore : *« Seul l'amour, motivé par la Foi en J.-C., place l'homme, et principalement le pauvre, le délaissé, l'exploité, au-dessus des structures, des idéologies et des intérêts ».*

Alors Jésus représente quelque chose de décisif pour l'homme d'aujourd'hui, y compris maghrébin, même si on n'arrive pas encore à le dire et à l'exprimer.

Cela explique pourquoi, aujourd'hui, tous réfléchissent sur Jésus-Christ, tous refont le chemin de la Foi.

*« Il nous est apparu, en effet, que nous prenions trop souvent l'Évangile comme un bloc constitué où la divinité du Christ cachait en quelque sorte l'humanité de Jésus. Nous oublions alors que cette divinité ne fut reconnue que par la médiation de son humanité, au cœur même de son existence d'homme, et que sans cette humanité la Résurrection n'aurait eu aucune signification, n'aurait pas été reconnue. Il y a donc une histoire de la Foi dans l'Évangile, c'est elle que nous essayons de refaire avec les premiers témoins. Ce retour à l'origine est rendu aujourd'hui possible pour nous, par le désencombrement de notre esprit désarçonné de ses habituelles certitudes. Cela seul nous permettra peut-être d'assumer ici la richesse de la Tradition de l'Église et donc de notre propre histoire. Cela seul nous permettra peut-être de dire une parole qui puisse être entendue dans le dialogue avec ceux dont nous partageons la vie et qui sont différents de nous ».*

En terminant nous essaierons de préciser et de mieux délimiter l'aire de nos interrogations. Avant cela nous voudrions souligner un certain nombre de points à présent acquis.

Trois convictions :

a) Nous reconnaissons que la raison ultime de notre présence au Maghreb relève de la Foi. On se l'était peut-être un peu caché, prisonnier que l'on était des dichotomies spirituel/temporel. Tout se passait comme si les raisons de Foi enlevaient de leur consistance aux raisons politiques, aux motifs de rencontre culturelle, aux exigences de justice économique que nous partagions avec d'autres. Il ne s'agit aucunement d'utiliser la politique, le développement, etc. pour « placer » la Foi. Ce que nous avons dit plus haut de la contestation intérieure exercée en chacun de nous par l'environnement humain, aurait d'ailleurs largement suffi à anéantir pareille prétention ! Simple-ment la Foi est la dimension ultime, la trame dernière de nos engagements.

*« Plus aucun d'entre nous ne soutiendrait aujourd'hui qu'il est ici pour « convertir » au Christ. Aucun membre de l'équipe ne dirait non plus qu'il n'est présent ici que pour des raisons humaines, de choix politique, d'option pour un développement socialiste ».*

b) Nous ne « possédons » pas la Vérité ; y compris celle de la Foi chrétienne. Nous la recevons chaque jour dans l'accueil et la rencontre de l'autre, dans les affrontements culturels, politiques ou sociaux, dans les mutations que nous faisons peu à peu au contact de cet univers nouveau.

L'accueil des différences révèle pour nous et en nous des aspects nouveaux de la Foi, des profondeurs insoupçonnées et nous avons la conviction que nous découvrons à peine des dimensions encore ignorées de la Révélation. Tout a été dit en Jésus-Christ, mais nous sommes bien loin d'avoir tout compris. Le Mystère de Jésus doit s'explicitier au contact de ces univers culturels qu'il n'a pas encore atteints. On est alors persuadé que, des formules, on ne tirera pas grand chose. Elles sont le garant d'une fidélité quand elles sont portées par la Vie. Mais l'homme Jésus est d'une infinie richesse, la rencontre décisive qu'en ont fait les premiers témoins devient le lieu d'une redécouverte plus passionnante qu'au premier jour car elle se fait avec tout le poids et toute la richesse et tout le dépouillement reçus du chemin fait jusqu'ici. Et cela n'aura sans doute plus de fin.

c) Enfin, mais l'auteur de ce compte rendu explicite plus qu'elle ne l'a été cette conviction : nous sommes de plus en plus assurés qu'une telle recherche n'a de chances d'aboutir que si nous ne mettons pas entre parenthèses la vie de la Foi. Suspending la vie engagée de la Foi et dans la Foi, pour faciliter une réévaluation plus objective de son contenu, c'est se condamner à n'en pouvoir jamais rien dire qui dépasse l'aspect sociologique. L'épreuve — vraie et honnête — de la Foi ne peut se faire que de l'intérieur.

Cela signifie aussi que l'on ne va pas au Christ à partir des questions de l'homme. On n'arrive pas à Jésus-Christ au bout d'une recherche sur le sens de l'homme. La Foi en Jésus-Christ doit s'accueillir, la Parole doit être entendue et écoutée. Ce que nous avons dit plus haut empêchera, nous l'espérons, que nous soyons taxés d'obscurantisme ou de fidéisme ! Mais voilà le chemin, il est très étroit : nous sommes pris entre deux parois ou deux abîmes comme on voudra : La conviction d'une Foi qui est tout pour nous et la contestation d'un monde qui semble la démentir en totalité.

C'est pourquoi cette dernière conviction va de pair avec cette autre : « Le service des valeurs humaines est le terrain privilégié de la rencontre et du dialogue ».

Nous ne voulons pas dire qu'il faut rester « à ras de terre »,

coller à l'existence et enfin « faire parler la vie ». Nous ne voulons pas dire non plus qu'il faille faire l'économie d'une réflexion intellectuelle et qu'on puisse se passer de l'apport essentiel des sciences de l'homme. Mais nous croyons que seule la rencontre authentique des hommes dont nous partageons la vie et le destin et la rencontre de cet homme Jésus dont témoignent les évangélistes ou Paul, peuvent nous aider à dépasser les formulations dans leur aspect sclérosé, les vaines querelles de mots ou d'institutions, toutes choses qui bloquent le dialogue et la confrontation car elles enferment l'autre dans un cercueil de plomb.

Il ne faudrait pas croire cependant que tout soit clair et simple : en terminant nous nous permettons d'évoquer le point de départ de notre recherche de cette année, au risque de lasser le lecteur, car c'est bien vrai que nous avons plus de questions que de réponses !

La session tenue au Maghreb en 1972 faisait apparaître trois points qui résument ce que nous venons de dire :

a) Nous avons mentionné plusieurs fois le fait que nous vivions dans un monde qui, en fait, rejette ce qui nous constitue au plus profond de nos existences. En même temps nous avons affirmé que la Foi au Christ ressuscité demeurerait la raison profonde de notre présence et de toute notre existence.

b) Nous avons laissé entière la question essentielle « il faudrait travailler à ressaisir ce qui constitue le pouvoir d'interpellation du christianisme ou, mieux, du Christ ».

c) Comment concilier ces deux choses dites à la même session :

*« Nous n'avons même pas à souhaiter que les autres hommes qui ne partagent pas notre foi puissent découvrir la révélation de J.-C. ».*

et

*« Quand même, la Foi porte en elle une lumière décisive sur le devenir individuel et collectif de l'homme ».*

Ces questions coiffent toutes les autres : comment libérer Jésus et son message du langage occidental, de la culture, qui les ont portés jusqu'à nous ? Quels rapports y a-t-il entre la

Foi et les religions ? (5). Que veut dire la « Révélation » ? à une attente différente du monde, doit-il y avoir une réponse différente de Dieu ? Quel rôle fait-on jouer à l'histoire ? (« sainte » ?) qu'est-ce donc que la « Parole » de Dieu ? Enfin, les formulations retenues en Occident pour dire la Foi, sont-elles les seules valables ? Pour prendre un exemple, l'Incarnation est-elle le mode obligé d'expression de la relation de Jésus-Christ à Dieu ?

---

(5) Une recherche est en cours sur ce point en dialogue avec d'autres que nous, situés en Inde.

# ***L'Atelier Tiers-Monde***

***Pierre Moreau***

---

L'histoire de dix années d'activité, à travers des tâtonnements et des recherches diverses, montrera mieux que tout autre chose quels sont les besoins auxquels l'Atelier Tiers-Monde a voulu répondre et permettra de mieux identifier ce qu'il pourrait faire dans l'avenir.

## ***L'histoire de 1962 à 1973***

A travers dix ans d'existence, quatre périodes se dessinent. Dans chacune de ces quatre périodes, les buts que se propose l'Atelier restent à peu près les mêmes ; cependant un accent différent est mis selon les temps.

### **La Commission Tiers-Monde (1962-1967)**

C'est en effet sous ce titre que les travaux ont commencé ; la création d'une Commission Tiers-Monde avait été décidée par l'Assemblée Générale de 1962 ; une élection faite par les membres des commissions urbaine et rurale en date du 28 Novembre 1962 lui a donné naissance. Dès l'origine quatre questions étaient proposées au travail de cette commission :

1. — La collaboration entre les équipes qui sont en France et celles qui sont dans le Tiers-Monde.
2. — La manière dont les problèmes « Tiers-Monde » doivent affecter l'effort des communautés en France (et en continuité, la vie de l'Eglise dans les pays développés d'Occident).

- 3 — La relation des équipes avec des étrangers du Tiers-Monde vivant plus ou moins provisoirement en France.
- 4 — La recherche d'informations sur les implantations éventuelles de la Mission dans le Tiers-Monde et sur les conditions nécessaires de leurs réalisations.

(Appel du 2 décembre 1962)

Cette commission se réunissait deux fois par an en même temps que les commissions urbaine et rurale. Son activité dans cette période a, de fait, été centrée principalement sur deux points :

- a) — la recherche des problèmes de fond sur lesquels une collaboration réelle pourrait exister entre les équipes de France et les équipes du Tiers-Monde. Dans cette ligne, le compte rendu de la réunion du 26 octobre 1964 signale : « la collaboration ne peut jouer que sur le fond des problèmes posés à la Mission dans son ensemble. C'est d'ailleurs à partir de ces problèmes de fond, essentiellement les mêmes en France et dans le Tiers-Monde, mais saisis dans des contextes différents, que la Mission peut se reconnaître la même partout avec des responsabilités complémentaires... ».

Dans la perspective de cette recherche, la session Tiers-Monde de décembre 1964 a été travaillée et mise sur pied ; et tout ce travail a donné naissance au long compte rendu fait en vue de l'Assemblée générale de 1965 intitulé : « Rapport Tiers-Monde ». Dans ce rapport, on trouve douze têtes de chapitres, douze questions avancées pour servir de base à une *recherche commune*. Ce que nous appelons aujourd'hui « recherche commune » y trouve là son origine.

- b) — Un effort pour porter au *sein de chaque région* le point de vue Tiers-Monde : dans ce but la Commission comprenait un membre élu dans chacune des régions, avec mission de participer aux commissions régionales. A ce niveau, il devait transmettre les informations et les recherches venant du Tiers-Monde ; et répercuter ensuite à la Commission Tiers-Monde les recherches et les problèmes qui se posaient au niveau des régions.

Dans l'intervalle était né le Secrétariat de la rue de Rome (fin novembre 1963). Ce Secrétariat était envisagé

dès le départ comme « un service à la disposition notamment de la Commission Tiers-Monde ; celle-ci assumerait la responsabilité du travail entrepris par le Secrétariat et le contrôlerait ». (réunion du 26 octobre 1964).

Des notes d'information ont été publiées durant cette période :

- le rapport Jeanneney (juillet 1964)
- les communautés dans le Tiers-Monde (5 mars 1965)
- le problème de l'Amérique Latine (5 mars 1965)
- les travailleurs étrangers (L.A.C. août 1966)

Cette Commission Tiers-Monde a pris fin avec l'été 1967, étant donné que le Conseil Presbytéral est venu remplacer les différentes commissions urbaine, rurale et Tiers-Monde. C'est alors qu'est né l'Atelier Tiers-Monde proprement dit.

## **Un groupe de travail avec des laïcs (1967-1971)**

Avant de se séparer, la Commission Tiers-Monde avait décidé de s'orienter davantage « vers l'étude de quelques questions fondamentales pour lesquelles il pourrait être fait appel à des spécialistes ». (réunion du 26 mai 1967).

L'ambition du moment était de défricher quelques voies pour situer « une éthique du développement » dans le but d'arriver à établir comme « une grille de lecture des événements, permettant d'intégrer la dimension Tiers-Monde », au service des équipes de la Mission en France.

Cette ambition n'a pas abouti en totalité. Cependant, de l'automne 1967 à l'été 1971, l'Atelier Tiers-Monde a pris la forme d'un groupe d'études auquel des laïcs divers étaient associés.

Durant l'année scolaire 1967-1968, le groupe s'est proposé « l'analyse des solidarités réelles qui unissent les citoyens des pays industriels et les autres », de telle manière que « soient pensés en même temps, avec et au milieu des problèmes locaux, les problèmes du Tiers-Monde ».

Dans cette perspective, le Professeur Bartoli et Monsieur Collin de l'IRFED, ont commencé à débrouiller les pistes. Après quoi, plusieurs réunions ont été occupées par l'analyse d'une question économique, à savoir la production sucrière dans le monde, prise à titre d'exemple de la concurrence entre pays développés et pays sous-développés. Il en fut de même de la question des pêches en mer.

Après les événements de mai 1968, une analyse est faite de l'importance et de la répercussion de ces événements sur le Tiers-Monde ; après quoi le travail est davantage centré sur la révision des implantations en vue de l'Assemblée Générale de 1969. Dans cette perspective, la question est ainsi posée : « on constate un peu partout dans le Tiers-Monde un *refus de l'étranger*. Dans ces conditions, quel sens peut avoir notre présence et notre participation ? » (réunion du 10 janvier 1969).

Au cours de l'année 1970, le thème de travail est centré sur : « La rencontre des cultures ». Et, durant le printemps de 1971, le groupe est accaparé par la préparation de la « lettre au Synode ». Après sa mise au point (difficile), il ne se réunit plus.

Durant cette période, quelques notes d'information ont été publiées :

- « Le Tiers-Monde et la Mission de France » (décembre 1967)
- « Coup d'œil sur les relations pays industriels - pays sous-développés », et « quelques principes au sujet de la révision des implantations » (février 1969).

Avec l'été de 1969, l'Atelier Tiers-Monde est dissous comme tous les autres ateliers. C'est pourquoi on lit dans le compte rendu de la réunion des 7-8 juillet 1969 : « l'Atelier Tiers-Monde enregistre l'acte de son propre décès, à l'instar des autres ateliers. Ce sera le rôle de la rue de Rome de susciter des groupes de travail ou des moyens de liaison avec les régions de France, selon ce qui lui apparaîtra nécessaire ».

## **L'Equipe de la rue de Rome** (1969-1972)

En juillet 1969, il a été décidé « qu'une équipe serait constituée ayant pour centre la rue de Rome ».

Cette équipe aurait pour fonction (on retrouve ici tous les buts fondamentaux que s'est toujours proposés la Commission Tiers-Monde) :

- Favoriser et coordonner les échanges à l'intérieur des régions Tiers-Monde et entre les régions.
- Réfléchir aux problèmes qui se posent, à partir du Tiers-Monde, à la Mission de France et à l'Eglise.
- Sensibiliser la M.D.F. en France à ces problèmes, favorisant ainsi une prise de conscience plus universelle.
- Répercuter dans le Tiers-Monde la recherche qui se fait en France et hors de France, dans la M.D.F. et hors d'elle.

On décide ensuite que cette équipe comprendrait :

- un coordinateur qui en serait le pivot,
- un délégué de chacune des trois régions : Afrique Noire, Afrique du Nord, Amérique Latine et Antilles.
- des gens plus spécialement chargés de la réflexion sur le fond.
- auxquels d'autres (prêtres et laïcs) pourraient être associés dans la suite selon le mode de collaboration que l'équipe inventerait progressivement.

Il s'agissait dans tout cela de suppléer au vide créé par la démission de l'équipe centrale en attendant qu'un nouveau responsable des affaires Tiers-Monde reprenne les choses en main.

Dans un premier temps, le groupe de travail formé avec des laïcs continue ses efforts ; mais en même temps l'Atelier se fixe davantage comme objectif le dialogue avec les équipes du Tiers-Monde. Dans cette perspective, l'Atelier étudie les papiers reçus des équipes et rend compte de ses réflexions. Les comptes rendus font mention de dialogue avec Dominique Lanquetot sur les mariages mixtes ; avec Robert Etave et J. Kerlan ; de même des papiers venus de Douala et de Kinshasa sont étudiés. On entre en dialogue avec l'Argentine à partir du document rédigé par « les prêtres du Tiers-Monde ». Enfin l'Atelier se préoccupe de l'Assemblée Générale de Septembre 1972 et travaille à partir de ce qui était proposé.

Une grosse note d'information est publiée sous le titre : « Dossier pour une réflexion » en février 1971. Elle comporte une longue mise au point sur la deuxième décennie du développement et d'excellents papiers sur « la rencontre de l'autre », que cet autre soit hindou ou musulman.

**L'Atelier  
prend davantage  
en main  
ses  
responsabilités**

*(Septembre 1972)*

A la suite de l'Assemblée de septembre 1972 et des perspectives de décentralisation qui en découlent, l'Atelier, dans sa première réunion de septembre, se pose la question suivante : « quel peut être le rôle futur de notre équipe au sein de la Mission de France ? Pourrait-elle prendre des responsabilités effectives ? Acquérir une autorité relative vis-à-vis de l'Equipe Centrale ? Ne pourrait-elle pas être directement associée à la désignation du futur « responsable » Tiers-Monde, membre de l'Equipe Centrale ? et réfléchir à la manière dont doit s'exercer cette responsabilité ? ».

Dans cette ligne, l'Atelier élit son représentant au collège des animateurs régionaux, en exprimant le désir qu'il soit intégré à l'Equipe Centrale en tant que représentant de l'Atelier ; il demande à être associé plus étroitement au projet concernant les équipes du Tiers-Monde et très particulièrement à préparer toutes les mises en place qui s'avèreraient nécessaires.

Pour le présent, l'Atelier envisage deux axes de travail :

- Assurer une meilleure circulation de l'information concernant le Tiers-Monde au sein des équipes par la réalisation des « notes d'information ».
- Faire rejaillir les expériences et les interrogations des copains vivant au Tiers-Monde au niveau de toutes les équipes de France en vue d'interpellation réciproque.

A la suite de cette décision deux notes d'information ont été publiées pendant l'hiver, intitulées « Au delà de l'hexagone ». La première était centrée davantage sur la rencontre des cultures et des religions, telle que les prêtres du Maghreb et de l'Inde en particulier la vivent ; la seconde essayait de faire réfléchir à propos des élections législatives sur la dimension Tiers-Monde.

Enfin l'Atelier a mis dans ces perspectives pour l'année en cours, la préparation et la réalisation d'un « week-end Tiers-Monde » dans le but, non seulement de faire circuler l'information, mais peut-être surtout d'opérer une plus large prise de conscience de notre solidarité quotidienne avec le Tiers-Monde.

## *Perspectives d'avenir*

Etant donné l'importance que le Tiers-Monde prend et va prendre dans la vie de l'humanité tout entière, il semble que l'Atelier Tiers-Monde ait plus que jamais son rôle à jouer.

**Le  
problème majeur  
de notre temps**

De plus en plus — et malheureusement pas assez encore — on s'aperçoit que le problème du Tiers-Monde n'est pas seulement un problème parmi tant d'autres, mais le problème essentiel de notre temps. Il est impossible de concevoir une humanité de demain où une minorité serait de plus en plus enrichie, et une immense majorité de plus en plus pauvre. Il est impossible de concevoir une humanité où les occidentaux, ou blancs, conti-

nueraient de faire la loi au monde, sans tenir compte des cultures, des richesses humaines différentes. Il est de plus en plus impossible de concevoir une Eglise catholique qui continue à véhiculer la civilisation occidentale avec la Foi en Jésus-Christ.

Il y a donc un immense effort à faire, tant sur le plan humain que sur le plan de l'Eglise. Il semblerait nécessaire d'arriver à réfléchir toutes les questions : personnelles, régionales, nationales, etc., *en perspective*, c'est-à-dire en considérant les répercussions que toutes les prises de position ou décisions peuvent avoir sur l'avancée ou non de ce problème fondamental. C'est une habitude à créer partout et en toutes choses. Elle n'est pas faite ; elle est cependant absolument indispensable.

La dernière note de l'Atelier Tiers-Monde : « Au delà de l'hexagone » à propos des élections législatives françaises, situait quelques-uns des problèmes qui touchent à la fois directement la politique de la France et les répercussions sur les pays du T.M. On pourrait en énumérer beaucoup d'autres... L'Atelier Tiers-Monde, dans les années 67-69 avait eu cette intuition fondamentale.

Il existe un peu partout des organismes qui se préoccupent de ce problème du Tiers-Monde ; et la Mission de France n'a pas manqué jusqu'ici de s'y intéresser comme les autres.

On peut cependant se demander, dans le temps présent, si les aspirations que la Mission de France porte en elle depuis ses débuts ne trouvent pas là leur point d'impact : aspiration à rejoindre le monde des hommes dans leurs préoccupations les plus profondes ; aspiration à rejoindre les plus pauvres ; désir de faire avancer la justice ; volonté de présenter le message évangélique dans toute sa pureté, etc. Le moment est peut-être venu pour la M.D.F. de revivre son esprit prophétique et ses aspirations fondamentales dans cette perspective ?

Tout cela demande réflexion ; mais on peut imaginer quelques conséquences d'une pareille prise de position sur le plan du choix du travail, des rencontres, des engagements, etc.

Dans la ligne ci-dessus indiquée, il semble que le rôle essentiel de l'Atelier T.M. serait d'aider toutes les équipes, et très spécialement celles de France, à se *situer en perspective*. Les diverses fonctions que l'Atelier Tiers-Monde s'est reconnu à travers son histoire, restent toujours valables : relations entre

**Le rôle  
que la  
Mission de France  
pourrait jouer**

**Le travail  
de l'Atelier  
Tiers-Monde**

les équipes, informations, approfondissement des problèmes, etc. Il semble toutefois que sa mission pour le temps présent devrait être centrée de la manière suivante :

1° — *Aider à lire* : chaque jour la radio, la presse, la télévision, nous parlent d'événements du Tiers-Monde. Mais trop souvent nous n'en connaissons ni les origines ni les aboutissants. N'est-ce pas le rôle de l'Atelier T.M. d'aider à comprendre ces choses, probablement en forgeant une « grille de lecture » qui permette de comprendre en profondeur d'où viennent les événements et où ils mènent. C'était l'ambition de l'Atelier T.M. en 1967 de forger cette grille de lecture à l'usage de toute la Mission. C'est un très gros et très difficile travail qui demande beaucoup de temps et de compétence. Ne serait-ce pas le moment de reprendre cette intuition assez fondamentale en « mettant le paquet », c'est-à-dire en réalisant un équipement suffisant ?

2° — *Soutenir la réflexion* : c'est le but que se proposent les notes d'information. Est-ce suffisant ? Est-ce que l'intuition initiale qui avait établi un commissaire T.M. dans chacune des régions pour assurer à tous les niveaux non seulement l'information, mais la sensibilisation à ce problème, n'était pas valable ? Que pourrait-on instaurer dans cette ligne qui soit vraiment efficace ?

3° — *Un véritable atelier de travail* : au temps de la Commission Tiers-Monde, les commissaires se réunissaient à peu près une fois par trimestre. Dans les temps où l'Atelier avait entrepris un travail sur les « connexions économiques entre pays développés et pays sous-développés », la cadence était de deux réunions par trimestre. Depuis le mois d'octobre dernier, une réunion mensuelle est prévue. Mais le fait de réunir deux heures par mois des gens qui ont leurs occupations quotidiennes, ne permet guère à ceux-ci que de superviser et de contrôler de loin le travail qui est fait par le secrétariat de la rue de Rome. Est-il possible, dans ces conditions, de faire un travail sérieux en profondeur ?

L'Atelier Tiers-Monde, dans sa recherche depuis dix ans, a connu bien des modalités et des transformations. Le moment n'est-il pas venu de chercher à le rendre plus efficace ?

# Le Nouveau Testament de la Traduction Œcuménique de la Bible (TOB)

*Claude Wiener*

---

*Traduction œcuménique de la Bible, Nouveau Testament.*

— édition intégrale. Cerf. les Bergers et les Mages. Paris 1972 ; 828 p.

— édition « missionnaire », Sociétés bibliques 1972, 578 p. (1).

Il ne manque pas de traductions de la Bible, il est même permis de s'inquiéter de la déperdition d'énergie que représente actuellement une certaine prolifération (2). Et pourtant, comment ne pas se réjouir déjà de l'existence même de la T.O.B. ?

---

(1) L'édition « missionnaire », à prix réduit, ne contient pas les introductions et notes de l'édition « intégrale » mais seulement de brèves références, parallèles ou indications explicatives — à la fois pour des raisons financières et à cause des principes des sociétés bibliques qui éditent la Bible sans aucun commentaire. Les traductions œcuméniques faites en différents pays sont habituellement de ce type.

(2) Il faut pourtant souligner l'importance de traductions récentes destinées à un public populaire sans culture biblique préalable. Je pense aux traductions de P. de Beaumont (évangiles et Actes en petits volumes chez Fayard-Mame, bible complète en cours de publication dans le magazine « Aujourd'hui la Bible ») et au remarquable « Nouveau Testament en français courant » édité par les Sociétés bibliques sous le titre « Bonnes Nouvelles aujourd'hui » — un Ancien Testament dans la même ligne est en préparation.

Plus de cent personnes, catholiques, protestantes, orthodoxes, des différents pays francophones (France, Suisse, Belgique) ont été engagées comme traducteurs ou réviseurs dans une entreprise jusqu'ici unique en son genre, puisqu'il s'agit non seulement de traduire ensemble la Bible, mais de la munir d'introductions et de notes abondantes. C'est sûrement un événement dans l'histoire de l'unité que pendant dix ans se soient multipliées les rencontres de travail entre biblistes de confession différente, et que leur travail aboutisse à montrer qu'il n'y a pas une « bible catholique » et une « bible protestante », mais une seule et unique Ecriture qu'on peut lire et expliquer ensemble même si on n'en tire pas encore une réflexion théologique et une pratique ecclésiale communes. Certes l'unanimité ne s'est pas faite partout. Sur quelques points, les notes font état d'interprétations confessionnelles différentes ; on verra des différences mentionnées en Mt 16, 18 ; Jn 19,27 et 20, 23 ; Lc 5, 14 ; par contre, on appréciera les richesses et les nuances des notes rédigées en commun sur l'institution de l'Eucharistie, en particulier pour Mt 26, 26-29. Les orthodoxes ont marqué leur réticence d'ensemble par rapport à un certain nombre de positions des introductions et des notes ; ils l'ont formulée (voir p. 10-11) sans se désolidariser pour autant de l'entreprise. L'œuvre reste commune, et elle souligne incomparablement plus de convergences que de divergences.

Ainsi les Eglises cautionnent cet événement : les chrétiens ont désormais à leur disposition un unique texte de base pour la réflexion et l'étude. On aurait pu souhaiter un pas de plus, en faisant de cette traduction la traduction liturgique des différentes Eglises. Elle sera sans doute adoptée pour ce culte par de nombreuses communautés protestantes francophones. Les catholiques, eux, se sont heurtés à un double obstacle. D'une part celui des délais, il fallait mettre en œuvre sans retard la réforme liturgique de Vatican II sans attendre la publication de la T.O.B., dont l'Ancien Testament ne paraîtra qu'en 1975. D'autre part et surtout, il a semblé que le niveau de culture humaine et religieuse de l'ensemble des communautés catholiques et l'exigence de la lecture publique réclamaient une traduction spécialement repensée pour la liturgie. D'où l'entreprise du lectionnaire francophone. Mais celle-ci a été menée

en liaison constante et étroite avec les traducteurs de la T.O.B. (3).

Ceci dit, il faut essayer de préciser ce qu'apporte d'original cette édition par rapport à d'autres bibles (4), comme par exemple la Bible de Jérusalem. Pour la commodité, disons qu'une bible, c'est une traduction avec des introductions et des notes, et parlons successivement de ces trois éléments.

■ La *traduction* se veut à la fois précise, lisible, moderne. Elle est sans aucun doute très unifiée. En effet, les équipes de traduction (normalement un catholique et un protestant pour chaque livre, parfois 2, 3 ou 4 de chaque confession) n'ont pas travaillé isolément. De nombreuses rencontres de confrontation ont eu lieu, une équipe de coordinateurs a été mise en place, le vocabulaire a été systématiquement harmonisé (trop au gré de certains qui font valoir la différence de sens donnée aux mots par un environnement différent, même dans des textes très parallèles), les trois équipes chargées des trois synoptiques ont fait ensemble la plus grande partie de leur travail. Cette traduction fera donc ressortir les liens existant entre les différents livres du Nouveau Testament.

Au demeurant, c'est une bonne traduction « classique » avec ses trouvailles et ses lourdeurs ; si on la compare aux autres traductions existantes, on pourra la trouver tantôt meilleure et tantôt moins bonne... Il existe pourtant un élément qui apparaît comme très particulier ; les traducteurs y ont essayé un type de traduction assez largement différent, s'efforçant de dégager le sens au lieu de décalquer les expressions. Il s'agit du « Notre Père », accompagné d'ailleurs d'un volume exceptionnel de notes. Voici le texte de cette tentative très intéressante, que je ne saurais commenter ici (Mt 6, 9-13)

**Notre Père céleste,  
fais-toi reconnaître comme Dieu,  
fais venir ton Règne,**

---

(3) M'étant trouvé personnellement à la charnière des deux entreprises, je peux témoigner de la réalité de cette collaboration (cf. aussi lectionnaire dominical, fasc. T., p. VIII).

(4) Mon nom figurant en tête du volume parmi les collaborateurs, il est sans doute utile de préciser que je n'ai travaillé qu'à l'Ancien Testament. Je parle donc ici comme usager — et ami des auteurs.

fais se réaliser ta volonté  
sur la terre à l'image du ciel.  
Donne-nous aujourd'hui le pain  
dont nous avons besoin,  
pardonne-nous nos torts envers toi,  
comme nous-mêmes nous avons pardonné  
à ceux qui avaient des torts envers nous,  
et ne nous expose pas à la tentation,  
mais délivre-nous du Tentateur.

■ Les introductions portent sur chaque livre (ou sur un groupe de livres inséparables : les épîtres aux Thessaloniens, les épîtres pastorales, les épîtres johanniques). Il y a en outre une introduction générale de 18 pages au Nouveau Testament et une introduction aux Synoptiques (on peut regretter l'absence d'une introduction générale à saint Paul). Ces introductions ont en moyenne cinq ou six pages denses et très travaillées (au total, il y a 150 pages d'introductions, soit près d'un cinquième du volume). Chacun de ces textes donne l'état actuel de la recherche critique en même temps qu'une vue d'ensemble sur l'articulation du livre et sa pensée. Un effort constant a été fait pour présenter les différentes positions dans les questions controversées, encore que les auteurs ne se soient pas interdits de prendre position, ce que certains ont pu leur reprocher (5).

■ Quant aux notes, elles sont nettement plus nombreuses que celles de la Bible de Jérusalem (les quelques sondages que j'ai faits vont d'un nombre légèrement supérieur — début des Actes — à un nombre sept fois supérieur fin de Marc). Elles sont d'ailleurs d'un type un peu différent. On a fait peu de notes synthétiques sur telle ou telle notion biblique, alors que la Bible de Jérusalem en avait beaucoup ; celles qui existent dans la T.O.B. se trouvent à peu près exclusivement dans l'épître aux Romains, qui a été traduite et publiée la première. Mais les notes suivent attentivement la pensée et son déroulement, et l'éclairent de préférence par des rapprochements tirés du même livre ou de livres apparentés. Autrement dit, on sera plus porté à coller de près au texte qu'à parcourir à son propos toute la Bible. Mais à la fin, en cinq pages très denses, une

---

(5) Je pense aux remarques critiques de J. Carmignac dans le dernier numéro (décembre 1973) de la revue « Vers l'unité chrétienne ».

*Table des notes principales* donne, pour près de 200 mots (avant tout « théologiques ») une série de références à des notes sur des livres divers, si bien que le lecteur pourra faire lui-même les rapprochements. Le peu d'expérience que j'ai du travail avec ces notes montre qu'elles permettent un travail fructueux.

Il n'est pas inutile d'ajouter que les tableaux chronologiques et cartes géographiques sont bien faits (avec une carte des voies romaines à la place des habituels itinérants de saint Paul), que l'impression est claire et agréable, le format maniable, la reliure solide...

En un mot, j'espère que cette recension convaincra le lecteur que la T.O.B. lui sera bientôt indispensable, même si elle n'a pas atteint la perfection qui, comme chacun sait, n'est pas de ce monde...

## **Carnet de la Mission**

Jules ROUZE est décédé après vingt ans de souffrance à Bourges le 21 mai à l'âge de 53 ans.

Né à Bouvines (Nord) le 31 décembre 1914 il fut ordonné prêtre à Lisieux le 29 mars 1952. Pendant 9 ans (1952-1963) il collabore au travail missionnaire de l'équipe de Graçay. Pour des raisons de santé il fut nommé à Bué (Région de Sancerre) où il exerce son ministère dans ce pays viticole.

L'eucharistie d'adieu qui eut lieu le 23 mai rassemble tous les habitants de ces villages qui ont accompagné leur pasteur pendant sa maladie. Elle exprime par sa simplicité et par sa sérénité la personnalité de ce prêtre attentif aux petits. Au cours de ces années de douleurs qui devaient aboutir par une impossibilité de communication sinon celle de son regard, il s'excusait constamment de procurer un supplément de travail à son entourage. Celui qui avait inauguré à Lisieux « l'Atelier jardinage » pendant la pénurie d'après la guerre avait conservé ce goût de la terre. On disait qu'il avait les plus beaux glaieuis du pays. Il voulait être un témoin de la joie évangélique. Dans son testament, il a exigé que l'on chante l'alleluia pascal au cours de ses obsèques.

**« J'ETAIS DANS LA JOIE. ALLELUIA ! QUAND JE SUIS PARTI VERS LA MAISON DU SEIGNEUR ».**

# *Ouvrages reçus*

---

**L'espérance en action**

*Jürgen MOLTSMANN*  
Ed. du Seuil, 187 p.

**Marc Sangnier 1873-1950**

*Madeleine BARTHELEMY-MADAULE*  
Ed. du Seuil, 300 p.

**L'affaire de Trouhans**

*Raymond GARNIER*  
Ed. du Seuil, 153 p.

**Thérèse de Lisieux au Carmel**

*Jean-François SIX*  
Ed. du Seuil, 400 p.

**La révolution évangélique**

*Yvan GOBRY*  
Ed. Lethielleux, 140 p.

## Numéros disponibles

- n° 31 : **Que s'est-il donc passé au Synode P**  
(R. Salaün) — Cheminement pour  
retrouver la réalité de l'Eglise et la  
construire aujourd'hui (Les Servi-  
ces) — Document de l'Equipe cen-  
trale.
- n° 32 : **L'expérience de Dieu vécue aujour-  
d'hui : Thérèse Martin, Louis Au-  
gros, Jean-Marie Ploux** — Croire  
et annoncer Jésus-Christ (travail  
d'un atelier).
- n° 33 : **Sur les Grands chantiers (R. Caclin)**  
— Objectivité de la Foi (Equipe des  
Services, un membre de l'Atelier  
santé).
- n° 34 : **Prêtres ouvriers : Responsabilité sa-  
cerdotale et engagement ouvrier**  
cerdotale et engagement ouvrier  
(Atelier de P.O.) — Objectivité de  
la Foi (Suite).
- n° 35 : **Les documents de l'Assemblée géné-  
rale (2-3 sept. 72).**  
Trois livres sur le Christ (Claude Wien-  
ner).
- n° 36 : **Le Ministère presbytéral aujourd'hui :**  
Les voies d'accès (A. Bressollette).  
Des itinéraires (Collectif).  
Pour faire du neuf, faisons sérieux  
(R. Salaün).
- n° 37 : **Un témoignage et un appel : Chemin  
de vie, F. Bourdier (J. Vinatier).**  
Quel avenir pour les ruraux P (P.  
Houée).  
Lire la Bible, aujourd'hui (P. Derouet).
- n° 38 : **Une Eglise au service de la Foi (Equi-  
pe de Toulouse). Réflexions sur les  
causes de diminution de la pratique  
religieuse en France (J. Rémond).**  
Pour une meilleure pastorale de la  
préparation au mariage (J. Vina-  
tier).

# ABONNEZ VOS AMIS

bulletin à découper et à envoyer à

Lettre aux communautés

Prélature

B. P. 38 - 94 Fontenay-sous-bois

## NUMEROS SPECIMENS

Veuillez servir gratuitement un n° spécimen à

M

---

M

---

de la part de M

---

signature :

## BULLETIN D'ABONNEMENT

(conditions page suivante)

Je souscris un abonnement au nom de :  
(écrire en lettres capitales)

M

---

adresse :

---

Ci-joint dans la même enveloppe un mandat, chèque bancaire, chèque postal de Fr.

---

à l'ordre de : Lettre aux Communautés  
c.c.p. Paris 21.596.44

*Maquette : J.-M. Bertholle*